

À l'intersection des arts vivants & de l'espace public

Feral médiéval



REVUE FERAL N°4



Feral se dit du passage
de l'état domestique
à l'état sauvage



Blasons-nous !



Ohé, bien le bon jour à toi visiteuseuse ! Dis, c'est quoi ton blaze ? On te pose la question pour inspiration, parce que la revue que tu viens d'ouvrir cherche aussi le sien.

On t'explique le topo : on est ici, à Bruxelles, rue de Flandre numéro 46, 2^e étage, 1^{er} à droite, derrière la porte du Cifas à Bruxelles, pour compiler les traces du festival Feral qui s'est déroulé en septembre 2025. Cette 4^e édition s'est appelée Feral Illédiéval. Ces deux mots mis ensemble t'intriguent ? On comprend bien. Car pourquoi se rassembler autour du Moyen Âge aujourd'hui ? Et qu'est-ce que le « feral » – ce passage de l'état domestiqué à l'état sauvage – vient faire là-dedans ? C'est que les artistes, penseuseuses, historien-nes et le public qui sont intervenu-es au festival, ont fait émerger ensemble le médiéval comme un terrain de lutte et d'imaginaires émancipateurs, ici, maintenant.



Comment, pourquoi, par qui ? On laissera les contributions qui suivent vous accompagner dans cette traversée.


De notre côté, on s'est dit que pour annoncer la substance et le ton, créer un blason serait une bonne entrée. En fait, on fantasme une armoirie garnie de couleurs, de formes, d'emblèmes et de symboles pour remplacer les mille mots que doit compter cet édit. Tu arrives en plein remue-méninge de la tempête d'idées de l'équipe mais puisque tu es là, reste, on y est presque.


Leslie, la rédactrice en chef :
« ...déjà si on parle de blason, ça serait pas mal de rendre à César sa salade, et de faire une référence au génial travail des graphistes d'Open Source Publishing, et particulièrement à leur atelier donné pendant le festival. C'était assez fou de se rendre compte qu'au Moyen Âge tout est signe et tout fait signe. Et qu'aujourd'hui encore ces blasons sont ultravisibles dans nos villes



et aussi dans nos vies virtuelles avec les émojis. Et c'est justement l'essence de ce que nos contributeurices vont raconter : le Moyen Âge est partout, il s'est juste transformé. »




Emmanuelle, Anna et Aurel, les dramaturges : « Dans cette lignée, nous avons chacun-e choisi quelques symboles qui reflètent les lignes de force du festival Feral et qui pourraient agrémente ce blason :

La Clé  car elle permet d'ouvrir des portes, de passer des seuils, elle vaut pour les notions-clés, essentielles, celles que l'on décide de creuser ;
La Saxifrage  car c'est une herbe qui pousse spontanément dans les interstices du minéral, elle est symbole de solidité et de résistance, d'endurance et de persévérance ;

La Tour , symbole du royaume et du marchandage, de la prévalence du bidouillage et de négociation entre les personnes dans une optique de paix et de respect des besoins de l'autre ;

La Lune , symbolisant les cycles et ce que le corps sait sans le savoir.


L'Échelle  pour son lien entre ciel et terre et qui souvent représente la cosmogonie du Moyen Âge, et le Dauphin , symbole de la régénération et qu'on retrouve aussi dans le symbole de la devise *Festina Lente*, « Hâte-Toi Lentement »...

Flore, l'éditrice et coordinatrice de publication : « D'ailleurs, cette  qui marque l'unité en devenir d'un royaume, a réuni les artistes, activistes, historien-nes, qui ont raconté cette omniprésence du Moyen Âge et de ses imaginaires. Elle pourrait devenir un repère pour notre premier chapitre. De là, la  nous ouvre l'accès au deuxième chapitre, à l'intérieur des enceintes de la ville et de ses expérimentations concrètes ; à Bruxelles, du Parc Josaphat à l'ancien couvent du MONA. Elle peut nous faire bifurquer, depuis nos héritages médiévaux vers de nouveaux communs. Puis ralentissement au troisième chapitre. C'est la  qui sonne comme « sexy Moyen Âge ». Casse-pierre, cette plante ouvre la voie pour les savoirs et les pratiques effacés par l'histoire coloniale impérialiste. Elle réenracine.


Voilà, peut-être que j'ai trop essayé de domestiquer les symboles en y voyant une structure conductrice, mais j'ai aussi confiance qu'ils finiront par se féraliser, se réensauvager, comme tout le reste dans la revue !

Lucie et Nina, les graphistes :
« Pour leur permettre de partir dans tous les sens, donnons d'abord à ces symboles un cadre commun. L'écu, le support de notre blason, pourrait prendre la forme d'un losange,

La **Revue Feral** est là pour malaxer la notion d'espace public depuis des pratiques artistiques en prise avec les urgences socio-politiques d'aujourd'hui. Elle collecte et prolonge les réflexions échangées pendant le **festival Feral**, qui réunit artistes praticien-nes et penseuseuses, militantes et expérimentateurices, autour d'une thématique commune. De la relation entre urbain et rural (2022) à la solidarité des eaux (2023), en passant par le rituel (2024), c'est le médiéval qui nous a mis-es collectivement au travail cette dernière année. Auto-éditée et gratuite, l'intégralité de la revue est disponible en bilingue (FR et EN) sur la Cifasotheque, la plateforme des ressources artistiques du Cifas. La Revue Feral est la moisson de l'année et une incitation au bouturage ; un rituel annuel de partage et de contamination.

ou diamant . Historiquement associé aux femmes non mariées, veuves et jeunes filles, nous le débarrassons des armes des pères et le transfigurons par une recomposition vivante, faite de notre nouvel héritage. Les images, les mots et les symboles traverseraient la revue, sur un fond vif, les éléments se croiseraient, mêlant teintes franches et teintes plus douces. Ce blason se déclinerait en tracés, pensés pour s'apposer sur toute surface, avec tous les outils. »

Marine, la directrice de publication :
« Ce que vous dites me donne l'envie que ce blason ait aussi une existence au-delà des pages de cette revue! On pourrait continuer à l'améliorer, et qui sait, on pourrait même le brandir comme symbole commun. On pourrait le mettre sur des plaques d'égouts. C'est vrai ça, si on les regarde de près, ce sont des blasons. Et si on remplaçait les plaques d'égouts existantes par notre blason? Que ces nouvelles symboliques créées collectivement nous inspirent de projections, éclairantes et transformatrices! Qu'elles viennent ponctuer la ville sous nos pieds et nous donner de nouveaux espaces de reconnaissance! »

Leslie, la rédactrice en chef :
« Je sais pas vous, mais moi je commence à bien me l'imaginer ce blason. Et j'aimerais encore y ajouter des dorures, histoire d'annoncer clairement la couleur. Parce qu'au final, ce qu'on propose c'est une sorte d'enluminure du médiéval ; ou comment on fait briller  cette période soi-disant sombre, à travers les arts vivants et des démarches transdisciplinaires ; comment on la relie à une perspective post-capitaliste, décoloniale et queer. Oh, et tiens, mettons-y des paillettes aussi! Comme une invitation à une lecture aussi effervescente qu'émoustillante! »

En couverture et sur les double-pages de chapitres, retrouvez des images de Paysages ralentis, une série de performances participatives et in situ créée par Moni Wespi, explorant le pouvoir de la lenteur et du camouflage dans l'espace public. À Feral, c'est le temps long des pierres qui a ralenti le Parc Josaphat (Schaerbeek), la Place du Miroir (Jette) et la cour de la Bellone (Bruxelles).



Sommaire

2 Blasons-nous!



6 Faire batailler les imaginaires

8 **Pierre-Olivier Dittmar**
« Le Moyen Âge a changé »

13 **Clovis Maillet**
Ambivalence médiévale

18 **Eden Tinto Collins**
Une icône ne meurt jamais : méditation imaginaire avec Jane Dark

24 **Open Source Publishing**
Négocier les appartenances avec les blasons



28 Bifurquer vers de nouveaux communs

30 **Les joutes sont faites!**

32 **Chloé Deligne**
Une brève histoire des guildes

35 **Amalia Laurent**
Mille ans de marche

40 **Friches de pierres et nouveaux communs**

42 **Rita Fenendael**
Retour aux premières béguines

44 **Bryana Fritz & Stefa Govaart, Yohanan JB Lefebvre**
Begin/Béguine

47 **The Aunties**
Kin Agency

50 Réensauvager les savoirs

52 **Ondine Cloez & Viviane Genest, Aurel Leforestier**
Serions-nous capables de penser plante?

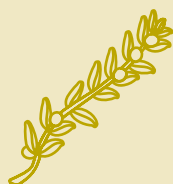
56 **aniara rodado & Martin Howes**
Conjurer les épistémicides avec la crème pour voler

60 **fedefantini**
Comestibles

62 **Anna Czapski & Diederik Peeters / Futurology of Cooperation**
La Croisade de la vive pâte

67 Bios

70 Sources & crédits

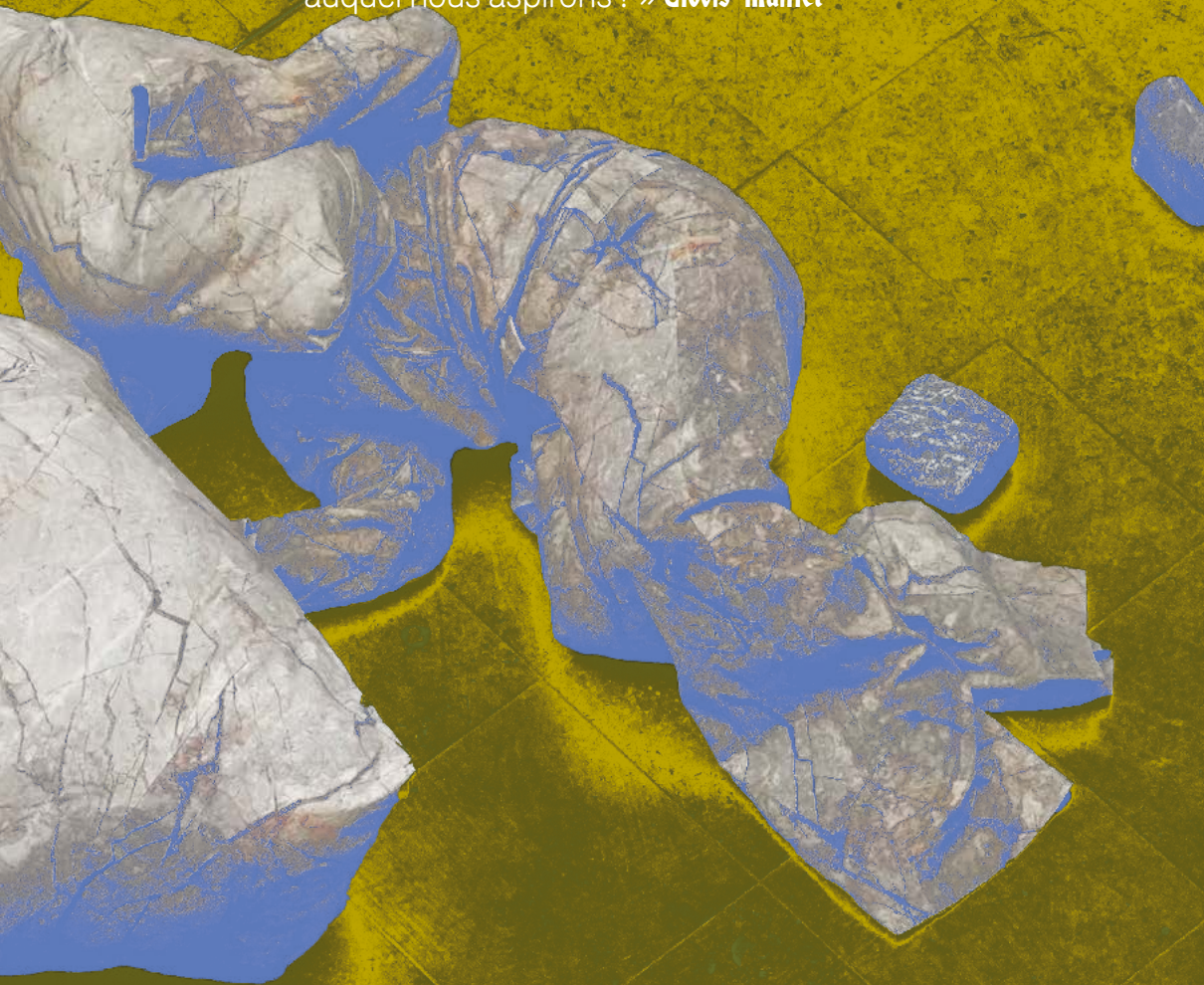




Faire batailler les imaginaires

Des souterrains au ciel,
la tour fait voir l'étendue
d'un royaume. Au pied se négocient
les nouveaux mythes, ici celui d'un
Moyen Âge devenu terrain de lutte
et d'imaginaires émancipateurs.

« Sommes-nous en train de devenir médiévaux,
parce que nous vivons dans le Moyen Âge du monde
auquel nous aspirons ? » **Clovis Maillet**



« Le Moyen Âge a changé »

Depuis une quinzaine d'années, le Moyen Âge a quitté le monde des érudites et des nostalgiques pour devenir une *ressource* permettant de penser le contemporain. Quelle est l'ampleur de ce nouveau médiévalisme ? De quels héritages et de quels terrains de lutte est-il l'expression ? L'historien Pierre-Olivier Dittmar dresse ici un état des lieux, depuis le milieu universitaire et la société française plus largement. Son intervention à Feral, dont nous publions ici un extrait, lance un appel.

Si le Moyen Âge est effectivement devenu un « nouveau mythe » qui servirait à penser les origines de notre monde actuel, alors investissons-le.



« Le Moyen Âge a changé. Il est devenu en quelques années un lieu de projection poétique, politique, un imaginaire de lutte et de réaction. Un espace de rêve et de conflit qui traverse toute la société. Pour tenter de partager ce sentiment, je voudrais décrire quelques images.

Nous sommes en 2014 et c'est l'Ukraine qui fait l'actualité. De la place Maïdan en lutte (Kiev, 2014), des images inouïes arrivent : des manifestant·es portent des boucliers, des cimiers, des cottes de maille, affrontent les forces de l'ordre avec des catapultes, arborent des bannières médiévales affichant ACAB ("All Cops Are Bastards") à côté de l'image de la Vierge.

Quelques années plus tard, à la Zone À Défendre de Notre-Dame-des-Landes, c'est l'image d'un moine dans la brume, levant victorieusement un tonfa (arme en bois utilisée en art martial) de CRS (corps spécialisé de la



police nationale française en charge du "maintien de l'ordre") qui arrive sur nos écrans.

Ces deux images étaient inimaginables dans les années 1980, lorsque j'étais étudiant en Histoire Médiévale. Le Moyen Âge était alors un "doudou pour réacs", un objet d'érudit-es fuyant le monde ou de chrétien-nes qui nourrissaient (consciemment ou non) une nostalgie pour une Europe chrétienne et blanche, un monde rural fantasmé. Et dans la faculté où j'étudiais, deux cadres du Front National, Bruno Gollnisch et Pierre Vial, s'affrontaient dans leurs visions réactionnaires du monde.

Aujourd'hui, le Moyen Âge est devenu un objet politique traversant les luttes les plus variées.

Que s'est-il passé? Comment ne pas penser que, loin des avants-gardes et

des universités, un nouveau Moyen Âge s'impose partout?

Car il faut prendre au sérieux l'infinie multiplication des fêtes médiévales de tout ordre dans les campagnes, plus de 800 en France cette année.

Prendre au sérieux les néo-sorcières et les concerts de *bardcore* (reprises musicales en version médiévale).

Prendre au sérieux l'expérience des charpentiers de Guédelon (chantier de reconstruction expérimentale d'un château fort du 13^e siècle en Bourgogne, avec les techniques et matériaux de l'époque).

Chercheur-euses, étudiant-es et militant-es travaillent avec un Moyen Âge qui n'apparaît plus comme un reposoir, mais comme une ressource. Une ressource sociale, de pratiques et de techniques situées.

Il s'agit désormais de penser une société occidentale d'avant l'anthropocène, d'avant le naturalisme, d'avant le capitalisme, d'avant les formes de domination accentuées par la modernité.

C'est le cas de la figure de la sorcière qui nourrit des millions d'individus tout en bio sans détruire la planète.

C'est le cas des techniques d'agroforesterie, du mix énergétique (avec un moulin tous les 5km), des énergies entièrement renouvelables...

C'est le cas dans les luttes écologistes de Baptiste Morizot, qui voit par exemple en Saint François la figure d'un saint "diplomate", capable de négocier avec les animaux.

La question animale est devenue politique, le Moyen Âge est devenu politique, et ces questions sont désormais autant des objets de confrontations entre activistes que de débats dans les sociétés savantes.

Un nouveau Moyen Âge est apparu, à la fois inquiétant et positif, source d'inspiration pour un imaginaire précapitaliste, situé, ancré territorialement, un réservoir de savoirs et de valeurs à retrouver pour organiser notre survie.

Si on prend un peu de recul, on réalise l'ampleur du médiévalisme



contemporain qui se diffuse depuis les années 1970. Et je n'évoque même pas le mouvement gothique qui est autant un courant musical qu'une *esthétique de l'existence* à la Michel Foucault.

Il faut prendre au sérieux le fait qu'Hildegarde de Bingen (mystique et compositrice du 12^e siècle) soit disque d'or en 1993.

Il faut prendre au sérieux une société qui a grandi, et pas seulement en Europe, avec Harry Potter, pendant que ses parents ou grand-es frères et sœurs regardaient *Game of Thrones*.

Il faut mesurer ce phénomène étrange, polymorphe dans toutes ses variantes, commerciales, opportunistes, affectives.

On a pu d'ailleurs en être témoin au moment de l'incendie de la Cathédrale Notre-Dame à Paris, qui a vu les dons affluer du monde entier, pendant que les gamers sur *Assassins Creed* escaladaient la flèche de la cathédrale numérique au soleil couchant.

Si je multiplie tous ces exemples,

c'est pour mieux vous convaincre que cette culture traverse tout le champ social.

Dès lors, si un nouveau Moyen Âge est apparu dans les luttes, c'est aussi le cas du côté des conservateurs.

Je pense ici au Béhourd (sport de combat avec armes et armures médiévales), ou *Battle of Nations* (championnat international de Béhourd) sorte de *Mixed Martial Arts* en armures affrontant souvent d'anciens militaires.

De façon frappante, ce médiévalisme se diffuse dans des lieux avec peu ou pas de traces du Moyen Âge, par exemple en Russie, Ukraine, Australie, États-Unis, Israël.

On peut le voir comme un symptôme parmi mille d'un Moyen Âge masculiniste, porté dans le domaine francophone par Papacito et d'autres influenceurs de la fachsphère.

Le Moyen Âge, plus que les autres périodes, est au cœur d'une guerre culturelle qui cherche à modifier la





perception et le vécu du passé pour un agenda politique.

Par-delà l'exemple déjà ancien du Puy du Fou (parc de spectacles en Vendée, mettant en scène un Moyen Âge mythifié et conservateur), on a assisté cette année à l'investissement du champ mémoriel par le milliardaire Pierre-Edouard Stérin qui a vocation à sauver "les plus belles fêtes de France" en danger.

C'est une appropriation inédite de l'Histoire par l'extrême droite : une histoire particulière, vécue, immersive, non critique, qui s'articule avec des liens fantasmés que l'on tisse avec un territoire.

Que faire de tout ça ?

Cette description de phénomènes très variés, dans tous les domaines de la société, est déroutante. Mon hypothèse, forcément fragile, excessive ou simpliste, est que le Moyen Âge est en train de changer de nature. Il apparaît de moins en moins comme une période historique parmi d'autres, mais relève désormais d'une autre catégorie, qui est celle du mythe. Je pense ici au mythe au sens anthropologique : non pas un récit donné pour faux ou une fiction, mais une forme d'énonciation largement partagée au sein d'une

société, dont la réception fait l'objet d'infinies variantes, littéraires, musicales, politiques...

Faisons un pas en arrière. Pendant presque 1500 ans, le mythe (ou les mythes) d'origine des sociétés occidentales s'est fondé sur l'antiquité méditerranéenne. Les systèmes politiques européens et les nations se justifiaient en se revendiquant de Rome, d'Athènes, de Sparte ou de Troie.

Cette structure – qui fait référence à une antiquité mythique, une période de trouble et une renaissance – se retrouve pendant tout le Moyen Âge. Chaque génération s'est pensée dans une renaissance après un Moyen Âge : il y a eu la renaissance Carolingienne au 8^e et 9^e siècles, la renaissance du 12^e siècle, la renaissance Gothique et la redécouverte d'Aristote, la renaissance italienne. Le Moyen Âge est une série de renaissances.

Aujourd'hui, dans un monde où les plus puissantes sont de moins en moins des États mais les entreprises du techno-féodalisme des GAFAM (Google, Apple, Facebook désormais Meta, Amazon et Microsoft) et ses milliards de sujets, la question des origines n'est plus de savoir si on se réclame de Rome ou d'Athènes, mais pour l'extrême droite de défendre les origines chrétiennes – donc médiévales – de l'Europe.

Le Moyen Âge n'est plus une période historique locale parmi d'autres, il est devenu un mythe mondial, qui pense les origines du monde actuel.

Le mythe est une histoire des origines qui raconte le paradis perdu et comment on en est sorti.

C'est ainsi que le Moyen Âge peut être ce monde animiste égalitaire fantasmé, d'avant la faute, d'avant l'Anthropocène ou le Capitalocène, et celui qui de façon tout aussi fantasmatique a inventé le Capitalisme, rendu possible la conquête du monde, l'esclavage, etc.

Autant le dire, ce mythe, dans toutes ces variantes, a peu à voir avec les conditions de vie dans cette partie du monde il y a 1000 ans. Mais c'est



devenu l'envers de notre monde contemporain touché dans sa globalité par un changement d'ontologie.

Si l'hypothèse est juste, on est donc loin d'un mouvement de mode. Le Moyen Âge traverse comme aucune autre période nos représentations.

C'est un bouleversement anthropologique majeur. Pendant 1500 ans, l'Occident s'est pensé dans une série de renaissances nostalgiques d'un retour à l'Antique. Or, depuis quelques décennies, il semble que nous changions notre mythe de fondation pour le situer au Moyen Âge. Si on change de mythe que tous les 1500 ans, on mesure l'ampleur de l'évènement.

On l'a dit, le Moyen Âge comme mythe a peu à voir avec le vrai Moyen Âge : les sorcières n'étaient pas des écoféministes, Charles Martel n'a pas arrêté les Arabes à Poitiers, Saint François n'était pas un diplomate animiste, les Cathares n'étaient pas des résistant-es à l'état central, ni des anarcho-autonomes vivant dans les Pyrénées.

Mais dès lors, comment conserver la valeur émancipatrice du Moyen Âge ? Comment faire que l'Histoire ne devienne pas un filtre rabat-joie, douchant tous les enthousiasmes et fragilisant tous les élans ?

L'idée n'est certainement pas de plaider pour un Moyen Âge pur, authentique, détaché du contemporain. Refuser tout anachronisme, c'est vivre dans le présentisme, être enfermés dans la tyrannie du présent.

Si on accepte que le Moyen Âge est devenu un mythe, cela donne de nouvelles responsabilités à l'Histoire, crée de nouveaux problèmes, de nouveaux désirs.

Ce désir de Moyen Âge, comme l'attention portée vers des futurs désirables, non apocalyptiques, est salvateur. Si notre hypothèse est juste, c'est un mouvement d'une telle ampleur que le rejeter serait peine perdue.

On ne peut pas s'opposer au mythe, mais on peut l'enrichir et en faire mille variantes nouvelles. »



Ambivalence médiévale

Clovis Maillet est artiste et médiéviste. Ses recherches explorent l'histoire médiévale sous le prisme de la transidentité (Jeanne d'Arc, bien sûr, mais pas que). Il étudie également les usages de l'histoire dans l'art contemporain. Avec son enquête *Un Moyen Âge Émancipateur* (2021) mené au sein de plusieurs écoles d'art et de design en France, il témoigne de l'influence du Moyen Âge sur les jeunes artistes et la manière dont iels en font un terreau de récits pré-capitalistes et émancipateurs. À Feral, Clovis Maillet constatait avec Pierre-Olivier Dittmar, l'ambivalence politique dans laquelle est prise le Moyen Âge. Qu'est-ce qui est alors réellement le « médiéval » ? Que vient nourrir cet imaginaire dans la pratique des artistes ? Et comment l'esthétique médiévaliste est-elle aujourd'hui repolitisée ?

endant longtemps, l'antiquité gréco-romaine avait été le lieu de réappropriations diverses et variées. Mais de nos jours, on ne se bat plus pour savoir si Périclès était gay, démocrate ou autoritaire. En revanche, chacune peut enfiler sa cotte de mailles avant d'aller en manif, se rêver chevauchant auprès de chevaliers trans, ou chanter devant des reines féministes en *queer trobaïdiz* (forme féminine de troubadour). Les manifestant-es se jouent avec humour de l'apparente contradiction entre un Moyen Âge pétri d'un traditionalisme désuet et les batailles culturelles de notre temps, dont font partie l'identité de genre et les sexualités.

Il me semble que les textes et les images médiévales possèdent une capacité de dépaysement singulière. Apparemment proche (parce qu'on est déjà rentré dans une cathédrale et qu'on aime toustes les dragons), la société médiévale est pourtant si

éloignée (parce qu'on ne se souvient plus très bien de ce qu'étaient les trois ordres, la querelle des investitures ou la théorie des humeurs). Quand le Moyen Âge s'invite dans nos manifestations et nos pratiques artistiques, on n'y comprend pas toujours grand-chose et on ne sait plus ce qui est réactionnaire, révolutionnaire, dangereux ou amusant. Qu'est-ce qui est médiéval ? La violence de *Game of Thrones* ? L'herboristerie des recettes d'Hildegarde ? Les licornes arc-en-ciel ? Les moines trans dans les abbayes ?

Cristallisant toutes ces contradictions, Jeannette (dite Jeanne d'Arc) est à la fois le personnage historique le plus connu de son époque et le plus ambivalent politiquement. Prophétesse et cheffe militaire de la guerre de cent ans, adolescente guerrière habillée en homme, elle fut condamnée à mort pour hérésie. La république anticléricale du 19^e siècle en a fait une héroïne nationale anticatholique, brisant le pouvoir de l'église par sa défense de la

France. En contrepied, l'archevêque de Paris monta un dossier de canonisation qui finit par aboutir juste après la première guerre mondiale, en faisant de cette hérétique une sainte catholique. L'extrême droite de Jean-Marie Le Pen se mit à l'appeler « au secours » (2015) pour « bouter les (étrangèr-es) hors de France ». Pourtant, elle était déjà vue par Vita Sackville-West comme une lesbienne androgyne (1936), et Leslie Feinberg en avait dressé le portrait comme un-e héroïne trans non-binaire (1996).

À l'occasion d'une enquête lancée dans les écoles d'art francophones pendant les confinements de 2020, (Thomas Golsenne & Clovis Maillet, *Pour un Moyen Âge émancipateur*) un étudiant anonyme m'avait confié que par-delà l'imaginaire médiévaliste d'extrême droite fait de retours nostalgiques à un ancien régime chrétien fait de domination masculine et de société de classe, le Moyen Âge était aussi « à la mode » parce qu'il avait la capacité de nous dépayser :

“Je pense que de plus en plus de personnes s'emparent du Moyen Âge pour créer des récits émancipateurs, pour y chercher les traces d'autres choses que la pauvreté, la féodalité tyrannique et les guerres extrêmement violentes. Complexifier l'image liée au Moyen Âge permet de questionner la notion de progrès et les bases de ce sur quoi est construite notre société. C'est aussi un moyen d'affirmer que la manière de raconter l'histoire n'est pas anodine, faconne nos imaginaires présents et donc d'une certaine manière, le monde de demain.”

Une autre étudiante confiait dans la même enquête que c'était la recherche de nouveaux savoir-faire, d'autonomie qui ouvrait la possibilité de se penser un peu plus médiévaux-ales :

“Une réappropriation des savoirs de la main, des métiers manuels est

nécessaire pour s'opposer au modèle sacageur de notre société capitaliste et patriarcale. C'est en inventant, en reliant, et en considérant les interdépendances que nous pourrons aussi renouer avec le vivant.”

L'émancipation par la réappropriation de nos corps, de nos identités, irait aussi avec la possibilité de pouvoir contourner les contraintes et l'assujettissement des modèles capitalistes. Une jeune artiste férue de Moyen Âge y voyait un moyen de nourrir ses pratiques :

“L'art, l'artisanat, le travail, la lutte, le genre, la fiction et les pratiques du care, forment un tout bouillonnant duquel j'essaie de tirer des liens et des pratiques, pour mon travail artistique mais aussi bien pour envisager des nouvelles façons de vivre ensemble.”

Mon double parcours, en tant que médiéviste et travailleur dans le champ de l'art contemporain et du spectacle vivant, me met aux premières loges pour observer combien ces deux mondes s'entrechoquent, provoquant de nouvelles lectures, d'une manière souvent réjouissante, parfois déconcertante. Le néo-gothique, mode ancienne, sert de décor à la magie mais aussi à la violence, à la fluidité de genre et à la domination masculine décomplexée. L'écoféminisme et l'anarchisme ont été des courants qui se sont plus ou moins appuyés sur une esthétique médiévale, invitant Hildegarde de Bingen et les premières sorcières pour construire de nouvelles communes comme des chevaleresques de notre temps. Cela s'articule en parallèle avec un Moyen Âge esthétique et spirituel plus ou moins dépolitisé.

Ce qui nous est le plus familier et reconnaissable en un clin d'œil est bien l'esthétique médiévale. L'imaginaire médiéval qui sert souvent de toile de fond au médiévalisme contemporain est pétri de références au gothique

tardif, voire au gothique international, soit cette esthétique faite d'arcs boutants et de clés de voutes, de fenêtres trilobées et de pinacles se découpant avec finesse dans le ciel nuageux. Ce n'est finalement qu'un style architectural tardif qui en est venu à représenter tout le Moyen Âge. Où sont les nouveaux entrelacs carolingiens, et les réinterprétations de fresques romanes ? C'est bien cette esthétique néo-gothique qui



formait la toile de fond de l'exposition *Berserk & Pyrrhia* (au Plateau, Frac-Île-de-France, puis au Musée de Cluny, 2025) où l'on construit de mini-cathédrales à arcs boutants. Des précieux médaillons d'orfèvrerie de Youri Johnson, pétris de cartomancie *new age*, avaient rempli les vitrines du Musée de Cluny. Une drôle de bête en cire semblait se déplacer dans les couloirs du centre d'art, une sculpture de Rose-Mahé Cabel façonnée comme dans un rêve effrayant. Le bas-relief de Radouane Zeghidour se peuplait de créatures mi-démoniaques. Ces œuvres apparemment uniquement touchées par une esthétique médiévale racontaient également, avec les moyens artisanaux, les victoires glorieuses des petites communautés. Le bas-relief de Zeghidour est un mémorial pour la victoire des bergers de Cervières (début des années 1970) contre la construction d'une station de ski ultra-moderne et polluante. Les paniers araignés de Rose-Mahé Cabel racontent que les personnes queer et non binaires d'aujourd'hui errent contre les vents comme autrefois les fées et les animaux fantastiques. Un peu plus loin la fontaine *Opensource* de L. Camus-Govoroff, diffusait des macérats de plantes contraceptives en même temps que s'échangeaient sur internet les recettes DIY des avortements clandestins dans les états (de plus en plus nombreux) qui en sont privés, et des transitions hormonales faites maison pour les personnes trans

qui ne souhaitent ou ne peuvent pas avoir accès à la transition médicalisée.

En regard de ce néo-gothique politisé, l'attrait spiritualiste de l'esthétique cathédrale n'est pas à négliger. On rêve d'un monde où le christianisme était œcuménique et inclusif, avec des petites difficultés à penser que le monde gothique était aussi celui des croisades. S'il est vrai que la conquête violente de Jérusalem a été l'occasion d'interpénétrations culturelles, elle a surtout été l'occasion d'une violence hyperbolique justifiée par un idéal religieux. Et ce modèle de la guerre sainte, contradictoire dans les termes (Dieu n'était-il pas plus amour et paix que guerre et glaive ?), a jeté les bases d'une violence facile à légitimer. Il faut aussi que je précise ici que lorsqu'on parle de spiritualité aujourd'hui, on pense souvent à une vision interne de la foi, alors qu'au Moyen Âge, pouvoir spirituel et pouvoir terrestre étaient co-dépendants et occasion de débats entre rois et papes, amenant parfois à des schismes lourds de conséquences.

Finalement, ce qui nous est le plus étranger et parfois attirant c'est l'histoire sociale du Moyen Âge, celle qui nous laisse imaginer ce qu'était la vie quotidienne des travailleuses à cette époque, qu'iels soient au champ ou à genoux en prières. Lorsque les penseuses se réunissent sous une charpente médiévale à la ferme du Goutailoux à Tarnac, pour parler de la décolonisation de la Kanakie (« Nouvelle-Calédonie » en langue mélanésienne) ou sous celle du hangar de l'avenir à Notre-Dame-des-Landes, pour écouter les rituels néopaiens anti-Trump de Starhawk (militante et sorcière écoféministe au Etats-Unis), c'est un peu le village médiéval en lutte contre le pouvoir du seigneur que l'on recherche ; comme lorsque William Morris (artiste et activiste socialiste, figure importante du mouvement Arts & Crafts au milieu du 19^e siècle en Grande Bretagne) voulait récupérer une charpente médiévale pour y faire

les réunions de la Socialist League. Comme le dit souvent Silvia Federici, penseuse féministe matérialiste :

“Je crois que le retour au Moyen Âge a eu une certaine importance. Revenir aux temps précapitalistes nous a permis de comprendre ce qui était spécifique au monde capitaliste.”

Peut-on trouver les outils de la révolution dans le Moyen Âge ? Le film de Florent Tillon et Hélène Magne, *Messa Guerillera* (2017) est un *road movie* lyrique sur les traces des révolutions récentes, du monorail d’Orléans aux chicanes de la route de la Zone À Défendre, jusqu’au Plateau de Millevaches (centre de la France) en passant par l’assassinat policier (des deux adolescents Mouhsin Cehhouli et Lakamy Samoura en 2007) à Villiers-le-Bel. Leur film s’achève par la fête de fin de chantier de la ferme du Goutailoux et la voix off lit une lettre au compagnon (membre des Compagnons du Devoir, mouvement d’apprentissage à des métiers traditionnels) qui a mené le chantier, écrite par Benjamin Rosoux sur le cahier de voyage des compagnons.

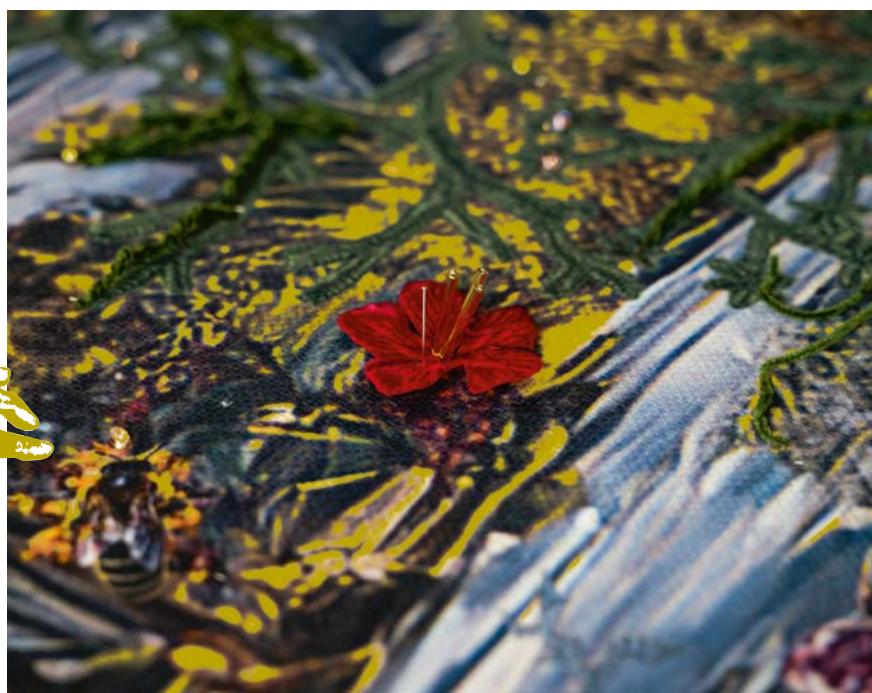
“Sacree trace que vous nous avez laissée ici. Dans mille ans elle y sera encore et on se demandera quels obscurs artisans ont commis un tel anachronisme. Quelle folie a pu pousser des gens à construire une telle charpente dans le premier quart du 21^e siècle dans un simple corps de ferme. Je ne doute pas que l’usage à venir de ces lieux sera à la hauteur de sa conception. J’espère que tu seras aussi sur le chemin de ceux qui donnent corps et conscience à ce rêve éveillé. (...) Dommage que nous manquions de notre côté de rituels appropriés pour manifester notre amitié. Notre tradition ne remonte pas tout à fait jusqu’au Moyen Âge, mais nous aurons peut-être été le Moyen Âge d’une tradition partant à l’assaut du monde.”

Nous voyons revenir avec le capitalisme international le pire du féodalisme aristocratique, poussant dans un asservissement perçu comme volontaire des populations entières. Mais nous avons des contre-pouvoirs, cachés dans nos forêts et parmi les hackers du web, dans les réunions transféministes et les rituels de deuil. À quand la révolte ?

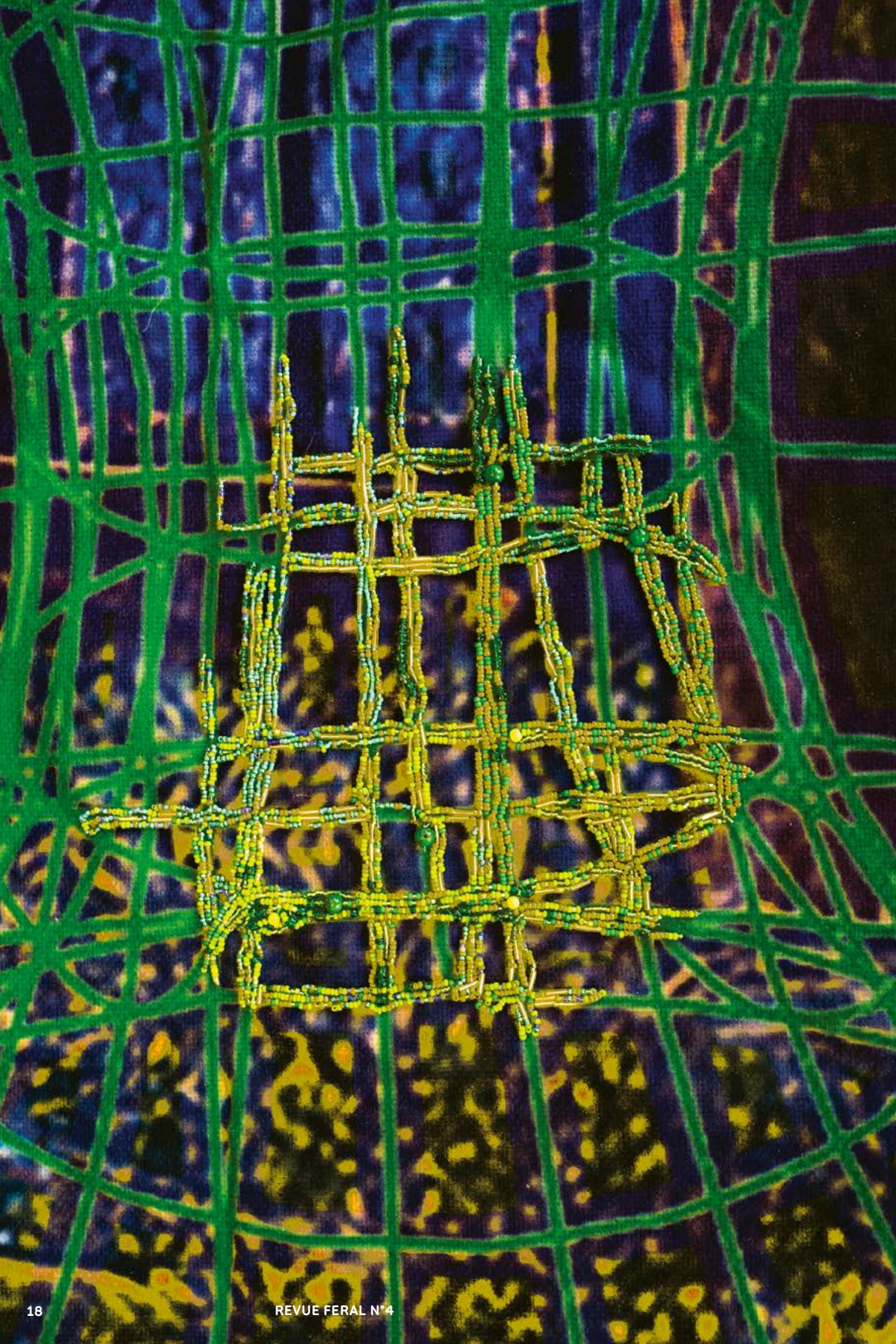


Une icône ne meurt jamais : méditation imaginale avec Jane Dark

Eden Tinto Collins est une artiste hybride, hypermedia et « poéticienne ». Elle se dit aussi *trobaïdiz*, troubadour au féminin. Son sitcom quantique *A Pinch of Kola*, bingewatché lors de Feral, nous a embarqué-es dans l'univers afro-retro-futuriste et *low-tech* de Jane Dark, avatar queer et racisé-e de Jeanne d'Arc, lancé-e dans une quête existentielle à travers l'espace-temps. L'oiseau Sankofa, qui dans la tradition Ashanti appelle ses pair-es à regarder le passé pour nourrir leur avenir, lui sert souvent de guide. Eden Tinto Collins se réapproprie ainsi une figure hautement controversée de l'Histoire et explore de nouveaux passages vers la réparation. Elle imagine ici le premier épisode de sa prochaine saison : un voyage transhistorique, qui mènera Jane à fouler le sol de la Flandre du 15^e siècle...



Eden Tinto Collins,
Ordalie Tardive,
installation textile
au 19M, Paris, 2025.



Nous entrons ici dans un champ sans frontières, un climat¹ sans carte : le monde imaginal. C'est un espace où seules importent les intensités, les images à laisser résonner, les forces qui s'éveillent. On le traverse et on l'habite comme un rêve, sans repères fixes, l'éther² y circule, relie, transmet. Il pulse dans la mémoire cellulaire, chemine de la spirale du cheveu au chakra couronne, irrigue le premier œil – celui que d'autres nomment le troisième.

Nous sommes en mouvement et pourtant immobiles, glissant-es d'un climat à l'autre sans nous arrêter. Soudain, un oiseau au cou replié surgit, il tient un œuf dans son bec, et sans le faire tomber, il murmure :

« *Se wo were fi na wosankofa a yenkyi* » – Il n'est pas tabou de revenir chercher ce que l'on a oublié.

Jane murmure à son tour : « Es-tu une déité du souvenir ? Une icône de la mémoire ?

L'oiseau Sankofa : – Tu as la capacité d'activer la puissance de ce qui a été perdu, effacé, dispersé, tu peux le ramener dans le présent et ouvrir d'autres possibles, oui, nous sommes bien toutes en dialogue avec l'éternité. »

Jane semblait entrer en réflexion profonde, et après tout, c'est vrai, l'oiseau quantique avait de quoi intriguer, en plus dans ce climat chargé de symboles, c'est comme s'il dessinait une boucle de rétro-causalité, avec son cou replié, c'est comme si cet oiseau indiquait que le passé et le futur se touchaient à cet endroit-là...

La mémoire n'est pas seulement ce qui précède, elle est aussi ce qui vient après, ce qui surgit du corps, de l'archive, de l'histoire que l'on se raconte...

« S'il se manifeste dans votre Web, c'est pour vous inviter à sentir, à accueillir les héritages visibles et invisibles, à devenir le foyer vivant d'une transmission qui vous dépasse.

Pour Jane, ça a tout de suite fait "clic" ! »

Nous y sommes. Dans cette zone de résonance où les mondes se répondent, où les lignes d'histoires se courbent et se superposent, nous restons connectées au-delà de toute distance. Dans cet espace, la connexion est une vibration, comme si chaque être, chaque récit, chaque mémoire était intriqué-e avec les autres, ce qui touche l'un-e affecte immédiatement l'autre... Lorsque Fannie Lou Hamer³ affirmait : « *Nobody's free until everybody's free* », ce n'était pas juste une figure de style, mais la reconnaissance d'une réalité vibratoire et politique. Dans ce climat imaginal, l'effort n'est pas d'altérer sa conscience, mais plutôt de l'amplifier, de la rendre cohérente, de la préparer au voyage qu'elle entreprend hors de toute matière.

L'oiseau au cou replié a disparu, et je ne sais pas si vous ressentez ce léger flottement, cette vibration qui monte du sol jusque dans la nuque, mais mon souffle s'allonge, mes membres s'allègent, je ne les sens plus, j'ai l'impression que ma conscience se dilate, que quelque chose en moi se détache, comme un fil qui se déroule.

Nous glissons, hors de la pesanteur, hors du temps.

Le plafond de la nuit s'ouvre : nous survolons les terres du vieux duché de Bourgogne, celles de la Flandre bruisante de métiers à tisser jusqu'aux plaines de l'Artois et de la Picardie, celle des vignobles de la Champagne aux rives lentes de la Meuse.

Des champs de lin bleu pâle, des carrés de blé doré, des routes de poussière où défilent les marchands, les foires de Bruges, les draps qui sèchent sur des

1. Chez l'historien Alain Corbin, « le climat » désigne un espace ou une région d'expérience, avec ses qualités propres. Le 8^e climat est le monde imaginal : espace de passage, de révélation, de rencontre entre visible et invisible. Ce n'est pas une substance, mais une zone d'expérience, une ambiance, une tonalité.

2. Substance subtile, invisible, considérée dans de nombreuses traditions comme le médium de transmission des énergies, des ondes, des mémoires et des forces vitales. L'éther est le champ vibratoire qui relie les êtres, les mondes, les plans de réalité (cf. les *nine ethers* dans les cosmologies afrocentrées).

3. Militante des droits civiques et du droit de vote aux Etats-Unis dans les années 1960.

prés scintillants, des rivières sinueuses qui relient les villes comme des veines d'argent...

Défilent comme des ombres les silhouettes des cités fortifiées, les clochers dressés, les abbayes tapies dans la brume, les marchés où s'échangent étoffes, sel, épices.

À l'est, la Flandre et le brouillard, où l'on parle français, flamand, picard, puis au sud, la Bourgogne dont les villages s'accrochent aux collines, les monastères y veillent sur les manuscrits, terre dont s'échappe déjà le parfum du vin nouveau, de la terre noire, des pluies d'été.

Nous survolons ce damier de champs et de forêts, cette mosaïque d'eaux et de terres, la sensation est douce, étrangement familière : nous ne sommes plus tout à fait nous-mêmes, ni tout à fait ailleurs. Nous traversons les siècles, en un regard...

Et c'est là, dans ce pli de l'histoire, que Jane Dark nous emmène, vers la clairière de la Forêt d'Orléans, comme si nous rembobinions une vieille bande magnétique dont les images s'effacent, puis réapparaissent.

Les sillons des champs se referment, les blés se replient en herbes folles, les villages rapetissent, les routes s'effacent, les rivières changent leur cours, les forêts reprennent leurs droits, engloutissant les traces humaines dans une lente marée verte.

Nous remontons, plus loin encore, au rythme d'une pulsation ancienne. Les voix des siècles se superposent, les langues changent, les habits, les visages, tout se métamorphose sous notre regard. Nous traversons la mémoire du sol.

Nous retrouvons avec vertige un endroit où la planète Terre est déjà

passée. Nous comprenons alors que nous ne sommes pas seulement en voyage, mais en réaccordage de notre esprit à celui d'un monde qui n'est plus, et nous nous rapprochons de la clairière, là où la forêt s'ouvre comme un poumon.

Aux abords de Gien, nous sommes au tout début de l'été, à l'aube d'un long jour de juin – ou de juillet, selon les comptes du temps. Sous le calendrier julien, la lumière s'étire, la Loire exhale ses brumes, et la forêt pulse de vie nouvelle.

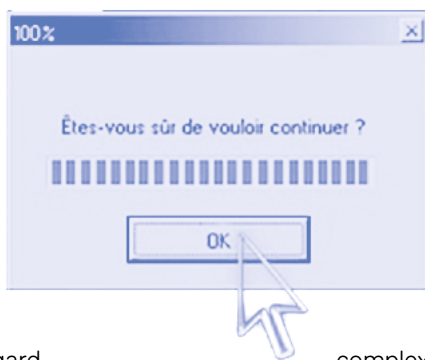
Au centre de la clairière, Jane Dark se tient debout, comme suspendue dans une nappe de lumière tremblante. Son costume capte chaque nuance : organza ourlé de fils dorés, perles translucides qui vibrent à la moindre brise, broderies complexes où s'entrelacent motifs médiévaux et lignes

abstraites, comme si chaque point, chaque couture, était une note d'un chant, un code cousu dans la trame du temps. Sur ses épaules, le tissu ondule à la manière d'un champ magnétique, créant autour d'elle une aura subtile, un *glow*. Des cercles dorés, des spirales, comme l'empreinte d'un tore⁴ invisible, où chaque particule semble vibrer de la possibilité d'un autre avenir.

Dans la lumière diffuse, nous percevons la tension de l'air, la fraîcheur du matin qui saisit la peau, le souffle du vent qui s'engouffre dans les branches hautes.

Face à Jane, une autre présence se dessine, émergeant lentement de la brume :

Jeanne d'Arc.



4. Forme en anneau semblable à un beignet ou à une bouée, cette forme permet à l'énergie et à l'information de circuler en boucle, sans perte. Le tore incarne la cohérence et l'auto-organisation des champs vivants, du cœur humain à la galaxie, et sert de modèle à la transmission et à la régénération dans l'univers.



5. Maladie provoquée par l'ergot, un parasite des céréales, en particulier du seigle, qui a causé des millions de morts à travers les siècles.

6. Contraction de « aqueux » et « hacker » (qui cherche la compréhension du fonctionnement intime de technologies et/ou qui s'infiltré dans un système informatique pour lui donner de nouvelles fonctions).

Son armure étincelle d'un éclat mat, polie par la marche et la bataille. Plaques d'acier ajustées, plastron couvrant la poitrine, brassards et gantelets, cuissots et solerets, chaque pièce épouse le corps avec une précision presque sévère. Mais sous le métal, elle porte des habits de drap d'or et de soie bien fourrés pour affronter la fraîcheur de la nuit et la rudesse de la route, un pourpoint ajusté, des chausses serrées, et sur sa tête, un chapelet, perles mates, bois ou os poli, qui murmurent à chaque pas une douce prière sans paroles, cliquetante.

L'odeur de la laine, du métal, du cuir patiné par la route, se mêle à celle des encres et des parchemins qu'un scribe, assis sur une souche, tient prêts à recevoir ses mots.

Nous entendons le froissement du papier, le grattement de la plume, le murmure de la voix de Jeanne, grave, posée, tandis qu'elle dicte une lettre au duc de Bourgogne.

Jane Dark avance, scintillante, droit devant Jeanne, qui, en plus des voix

qu'elle entend, s'imagine l'espace d'un instant qu'elle hallucine – l'ergotisme⁵, peut-être, ou la fatigue, ou quelque chose d'autre.

À cet instant, alors que la brume s'écarte, Jane s'approche encore, et Jeanne, d'une voix intérieure, hésitante, se demande : « D'où est-ce que tu sors ? De mes rêves ? Ou de mes peurs ? »

Soudain, le sol nous aspire, une force invisible nous tire comme si la terre se contractait, la brume se dissout, le parfum de mousse, de lin, de cuir mouillé s'efface, nos paupières s'alourdissent, le paysage se brouille, les formes se défont, le silence se brise en un souffle court.

Nous sentons le poids de nos membres revenir, la densité de notre souffle, la chaleur du sang qui pulse dans nos tempes. La conscience revient, épaisse, engourdie, comme si nous remontions lentement d'un rêve haqueux⁶.

Nous restons là, immobiles,
porteur-euses d'une densité nouvelle,
des sons familiers s'invitent : un batte-
ment, une rumeur, le tissu du réel qui
reprend sa place, avec le sentiment
d'avoir ramené du voyage une vibration
inconnue, une musique s'élève – c'est
Le Carillon de Vendôme, cette comp-
tine contemporaine de Jeanne d'Arc,
les paroles ont changé, elles nous rac-
compagnent à la frontière du monde,
vers cet entre-deux...

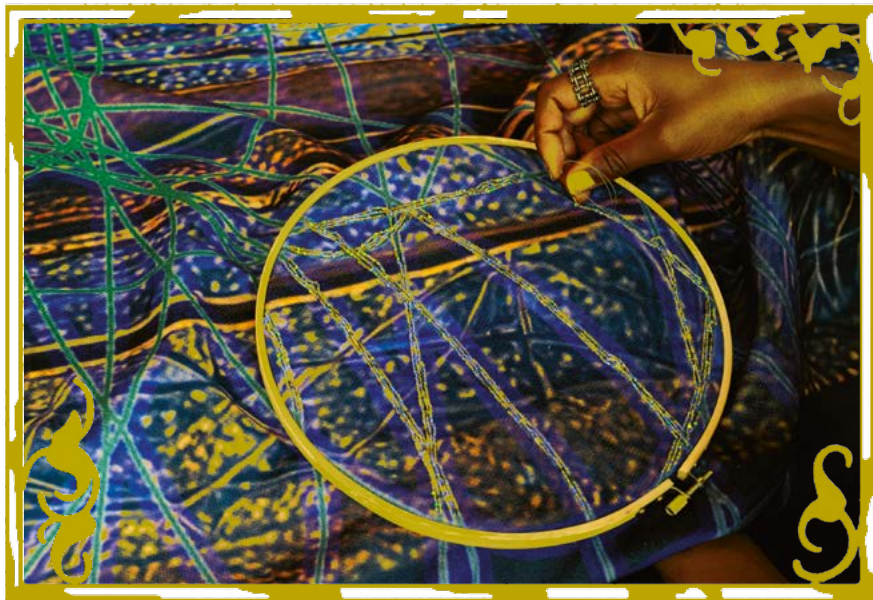
*Mes ami-e-s, que reste-t-il ?
De nos rêves, de ce qu'ils disent ?
Nos images, nos récits,
Cherchent le chemin, la vie,
En veille, en veille !
Les réseaux ont tout pris,
Nos présences, nos esprits,
Les forêts, les génies,
Les icônes, les mondes subtils,
En veille, en veille !*

*Pourtant la brèche est ici,
Dans le climat du sensible.
Nos images, nos récits,
Persistent et trouvent racine,
En veille, en veille !*

*Souverain-e n'est pas acquis-e,
Il faut l'apprendre jour et nuit.
Nos images, nos récits,
Nos présences, nos esprits,
En veille, en veille !*

**Découvrez la première méditation
imaginale proposée par Eden Tinto Collins
pendant Feral 2025, en version audio sur
la [Cifasothèque](#).**

[@edentintocollins](#)





Négocier les appartenances avec les blasons

Avec *D'argent, à la traverse dentée de sable*, le collectif de graphistes Open Source Publishing (OSP) imagine un atelier pratique de création de blasons. Dans la bibliothèque du MONA, les participant·es étaient invité·es à réassembler ou réinventer des symboles héraldiques à partir d'une base de données regroupant les blasons médiévaux des différentes communes belges. Ces nouveaux blasons, insufflés de significations et des négociations sur ce qui a fait commun dans le groupe, étaient ensuite repris sur tissu à l'aide d'un pen plotter, un traceur qui utilise de façon mécanique des stylos. Le texte qui suit a été écrit par OSP comme un archivage de cet atelier. Il revient sur ce « penser ensemble en dessinant ensemble » et sur cette tentative de produire de nouveaux symboles comme des outils de pensée collective.

Des artistes contemporain·es aux communautés queer jusqu'aux propagandistes des partis conservateurs, nombreux·ses sont ceux qui aiment recycler l'esthétique médiévale. Travailler autour des blasons soulève alors plusieurs questions. Au-delà de l'attrait graphique qu'on peut avoir, quelle est leur signification ? Et quelle marge de réinterprétation nous est donnée ? Pour pouvoir se réapproprier ces formes, il nous faut connaître leurs origines. Et nous avons aussi réalisé que les blasons sont encore très présents dans les artefacts et les documents modernes :

on les retrouve par exemple sur le site web des communes belges et sur les panneaux de signalisation, sans parler des uniformes de police.

Sans prétendre être des expert·es du Moyen Âge, nous avons tenté de contextualiser les blasons en retraçant leurs usages à travers quelques moments clés de l'Histoire. Dans tous les cas, les blasons sont des symboles d'appartenance. Bien avant le Moyen Âge, l'usage de symboles permettait de reconnaître les guerriers sur le champ de bataille, ce qui explique que le bouclier ait perduré à travers le temps. Lors de la guerre des Gaules, les combattants utilisaient

des emblèmes tribaux, des motifs et parfois des images stylisées sur leur bouclier et leur équipement pour être identifiables. Plus tard avec les croisades, des blasons assez simples, principalement des croix, sont apparus sur les bannières, les casques et les armures. Cette appartenance guerrière s'est ensuite transformée et déplacée du champ de bataille à la terre et à sa culture, sous la forme du féodalisme. Au 12^e siècle, les blasons ont commencé à être utilisés pour revendiquer l'héritage et le statut social, puis comme instrument de propagande politique, avant de devenir des outils puissants de communication visuelle matérialisant le pouvoir, la lignée et les droits territoriaux.

Bien qu'aujourd'hui, « l'appartenance » semble proche des notions d'identité ou d'affinité (morale), dans le contexte du féodalisme elle pouvait tout aussi bien prendre la forme d'alliances pratiques. C'est une économie : on travaille la terre du seigneur en tant que paysan-ne (serf) en échange d'aliments et de la protection des vassaux (chevaliers). Il y avait également les blasons des guildes pour démontrer son appartenance à un corps de métier ou à une association ecclésiastique, autrement dit son appartenance spirituelle. Puis les blasons disparaissent pendant un temps et leur héraldique est redécouverte par les régions et les provinces au cours du 19^e siècle, exprimant l'identité et l'autorité d'un territoire face à l'interventionnisme de l'État. Au 20^e siècle, les familles de la noblesse héritent de cette héraldique et la transmettent de génération en génération, elle devient le signe de l'appartenance à une classe sociale.

Cette iconographie renvoie tour à tour à la respectabilité et à la violence. Et nous ne voulons certainement pas ignorer leurs liens avec le nationalisme et le colonialisme, ni romantiser l'esthétique des blasons. Pourtant, le fait que les communes revendiquent leur propre blason pourrait être vu, en forçant un peu le trait, comme un acte

anarchiste : serait-ce une manière de libérer ce symbole de l'autorité de l'État et de se réapproprier notre histoire locale ? D'ailleurs l'appartenance ne signifie pas forcément le partage de valeurs morales, d'affinités, la constitution d'une collectivité totalement unie ou encore l'amitié ! Il s'agit surtout d'une intrication non-idéalisée entre sa propre vie et celle des autres, une manière de vivre en continuité.

« Nous sommes tiraillé-es entre le besoin d'appartenir et le refus de se conformer » : une idée abordée par Judith Butler lors de sa conférence [*On Belonging: Rethinking Power, Violence and Justice*](#) (Anvers, 2025, ici reformulée par Doriane Timmermans).

Cette notion d'appartenance frictionnelle se trouve au centre de nombreuses questions modernes. À quoi appartenons-nous aujourd'hui ? Récemment, Judith Butler abordait le paradoxe selon lequel le droit d'appartenir devrait être accessible à tous-tes. Pensons à l'immigration et au droit d'être reconnu-e en tant que citoyen-ne, à la transidentité et au droit d'appartenir à un genre, ou même au droit de faire partie d'une institution ou d'un champ de pratiques et de questionner les pouvoirs et les représentations qui les structurent. En même temps, appartenir entièrement à quelque chose implique de renoncer à toute force critique ou individualité : cela veut dire se conformer. Nous devons donc naviguer et lutter pour le « droit à l'appartenance » tout en « refusant de se conformer ». La création collective de blasons peut-elle nous aider à négocier cette nature paradoxale de l'appartenance ?

Pour notre sélection de blasons, nous avons parcouru la liste des meubles sur Wikipédia (« meubles » est le nom des symboles, souvent figuratifs, qui composent les blasons) et avons comparé certains d'entre eux avec les symboles présents sur [*indextreme*](#), un site web français qui répertorie les (més)usages

de symboles fascistes et précise le contexte de leur emploi. On peut y lire la citation suivante :

« La puissance d'un symbole réside dans sa capacité à produire du sens et à communiquer ce sens. »

Ce qui nous intéresse ici, c'est la manière dont les symboles peuvent servir à rassembler et à créer des communs, par-delà des communautés idéalisées et uniformisées. Mais quels mythes emmener avec nous et lesquels laisser de côté ? À notre époque, il semble que nous n'avons plus un grand récit, un seigneur ou une spiritualité qui engloberait tout. Il nous reste de « petites mythologies » :

Lacking a grand narrative, we carry tiny mythologies (« À défaut d'avoir un grand récit, nous portons avec nous de nombreuses petites mythologies ») : c'est le titre d'une œuvre de l'artiste Juliusz Grabiński, dont la pratique interroge le rôle des images médiées par la technologie dans la création de mythologies numériques. L'œuvre a circulé sous forme de *mème* sur Internet, illustrée d'un bouffon.

Nous naviguons la contradiction, nous appartenons aux nombreuses identités que nous portons avec nous. La conception de blasons peut-elle être un outil permettant d'explorer ces petites mythologies, celles auxquelles nous nous opposons aussi bien que celles que nous incarnons ?

Retrouvez en ligne la version complète et illustrée de cet article d'OSP sur la Cifasothèque et sur :
plotterstation.osp.kitchen/library/on-coat-of-arms-design-to-negotiate-with-belonging-and-tiny-mythologies.html
Pour découvrir davantage la pratique du plotter d'OSP : plotterstation.osp.kitchen

Déclaration

À côté de sa représentation visuelle, un blason existe aussi sous forme de « déclaration » : un court texte en vieux français, avec une syntaxe, une grammaire et un vocabulaire bien particuliers. Il décrit avec précision les meubles, leur position, leur palette de couleur ou leur agencement,

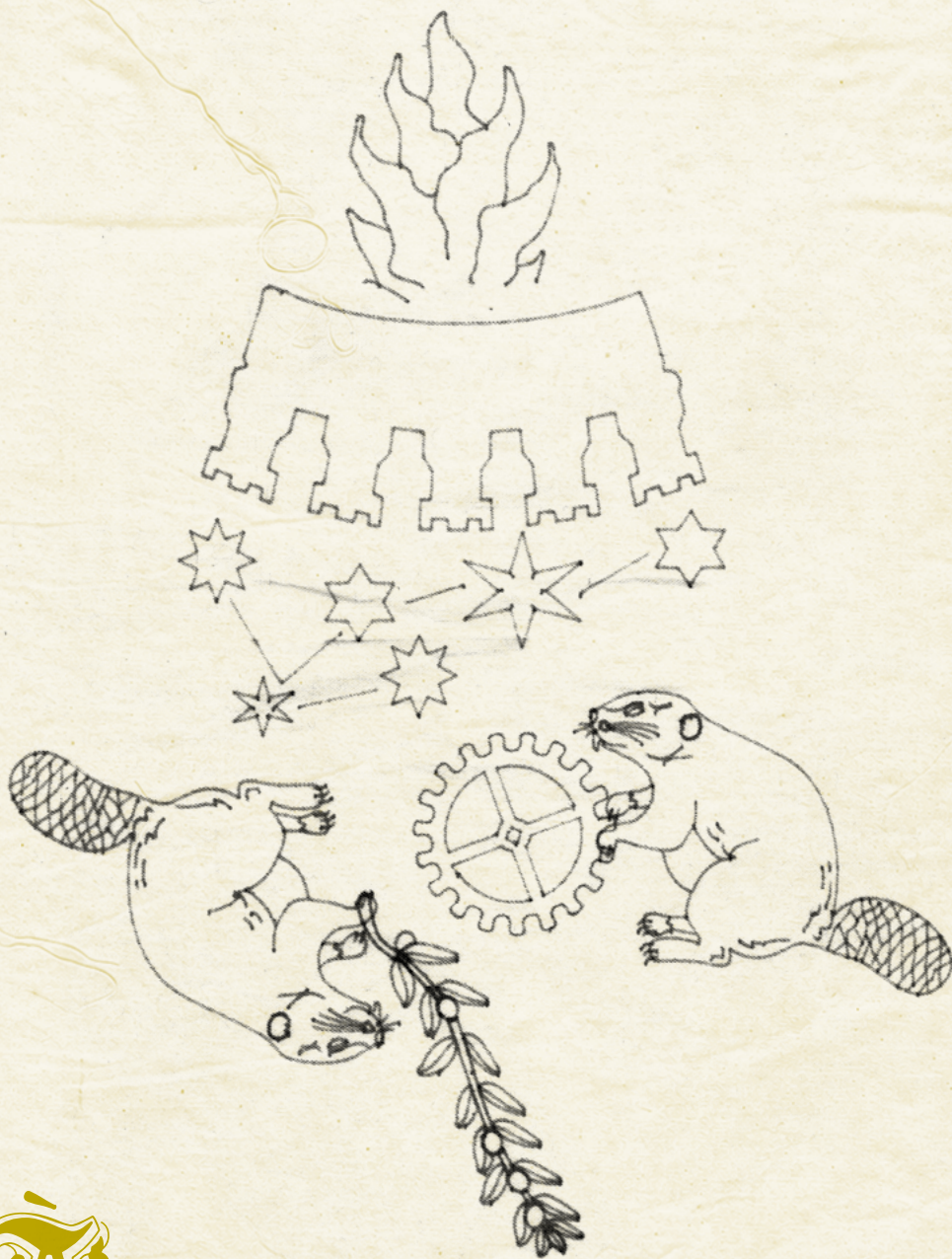
les motifs... Le dessin d'un blason peut changer au fil des siècles. Il n'existe d'ailleurs pas, même à un temps donné, de version originale ou officielle. Les différences d'exécution sont permises par le design lui-même. Au Moyen Âge, on ne peut pas envoyer de fichier vectoriel ou de JPG par Internet pour qu'il soit reproduit. Il faut une forme d'encodage léger qui puisse être réinterprété par différents artisan-es et traduite en objets et matériaux variés (bannière, bouclier, sculpture, broderie...), tout en maintenant les intentions du design lui-même.

Dans la suite de la revue, retrouvez p27, p39, p46, p59, différents blasons créés pendant le workshop d'OSP, accompagnés de leur déclaration et de leur légende.

Meubles & Openmoji

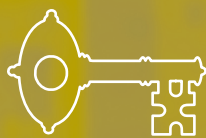
Très présents sur Wikipédia, beaucoup de blasons existent en dessin vectoriel [version numérique d'un dessin pouvant être agrandie sans perte de qualité]. Ces fichiers sont gratuits et libres d'accès. Nous avons téléchargé les blasons des communes belges et extrait 180 dessins vectoriels selon leur intérêt visuel ou symbolique. Nous les avons classés par type (animaux / plantes / formes géométriques...). Cela ressemble au système de catégorisation des emojis, validés par le Consortium Unicode. Différentes interprétations des emojis 🍷🍷 coexistent et leur signification linguistique évolue avec le temps (pensons à l'interprétation érotique de 🍆 ou 🍌 ou aux usages récents de 🍷). De nombreux symboles existent à la fois comme emoji et comme meuble. Comment certains sont-ils devenus partie intégrante de l'héraldique ou du « dictionnaire » des emojis ? À partir de quand ne sont-ils plus simplement un dessin, mais une forme suffisamment répétée pour devenir un symbole culturellement ancré ?

Retrouvez la collection de meubles et d'emojis recueillie par OSP à l'intérieur de la couverture de la revue.



la rencontre de deux castors, posés en cycle alterné. Le premier saisi d'une plante, le second d'une machine. Ils sont sommés de la couronne inversée, dont les tours plongent en constellation, elles-mêmes surmontées de feu.

Une négociation sur les thèmes des droits sociaux des artistes-travailleuses, de la mutualisation des machines et des espaces artistiques, des coopératives du secteur culturel, de l'argent et de la matérialité dans nos pratiques. Le castor devient ici un symbole pour les artistes : il construit des ponts entre deux rives, mais aussi, il bloque ou ralentit les flux. Nos pratiques appellent à collectiviser les machines nécessaires à la production artistique ainsi que nos savoirs. Nous évoluons dans les constellations souterraines formées par les nombreux ateliers d'une ville, dans un monde en flammes et avec une ardeur chaude.



Bifurquer vers de nouveaux communs

Avec la clé s'ouvrent les portes
des villes et s'expérimentent
des pratiques en commun.

« Faire le pourtour » de la
communauté, c'est sans cesse
une nouvelle clé de lecture,
le début d'un cycle.

« Imaginez une ville conçue pour vivre en communautés.
À quoi ressemble-t-elle ? » **Kin Agency**



Les joutes sont faites !

Et si un parc public devenait un laboratoire grande nature pour jouer avec le médiéval ? Réimaginons alors l'ouverture de Feral, telle une mini foire entre les collines verdoyantes du Parc Josaphat à Schaerbeek, où il serait possible de :

Tirer à l'arc « à la perche verticale » avec la
Guilde Royale Saint-Sébastien de Schaerbeek

Compter leurs trophées dans leur exposition
La Buvette Bucolique

Redécouvrir les guildes bruxelloises
avec Chloé Deligne (p32)

Déguster les potions expérimentales
de fede fantini (p60)

Comparer les symboles
héraldiques d'OSP (p24)

Galoper sur les hobby
horses (chevaux en bois)
de Giulia Piana et Chiara
Monteverde (Micha's
Amateur Theater Group)
entre deux apparitions
furtives de *Cavalcata
Sauvage*

Être envoûté-es par
le son du hommél
de Linus Vandewolken

Respիրer le temps
long et incarner
les pierres vivantes
des *Paysages Ralenti*
de Moni Wespi (p6,28,50).

Cavalcata Sauvage

« Nous irons galopant, un animal entre les jambes, avec du vent dans sa frange. Nous créerons notre propre danse avec lui. »

Réécoutez
les convives du festival
sur l'émission **Flux Détendu**
(17/09/25), Radio Panik



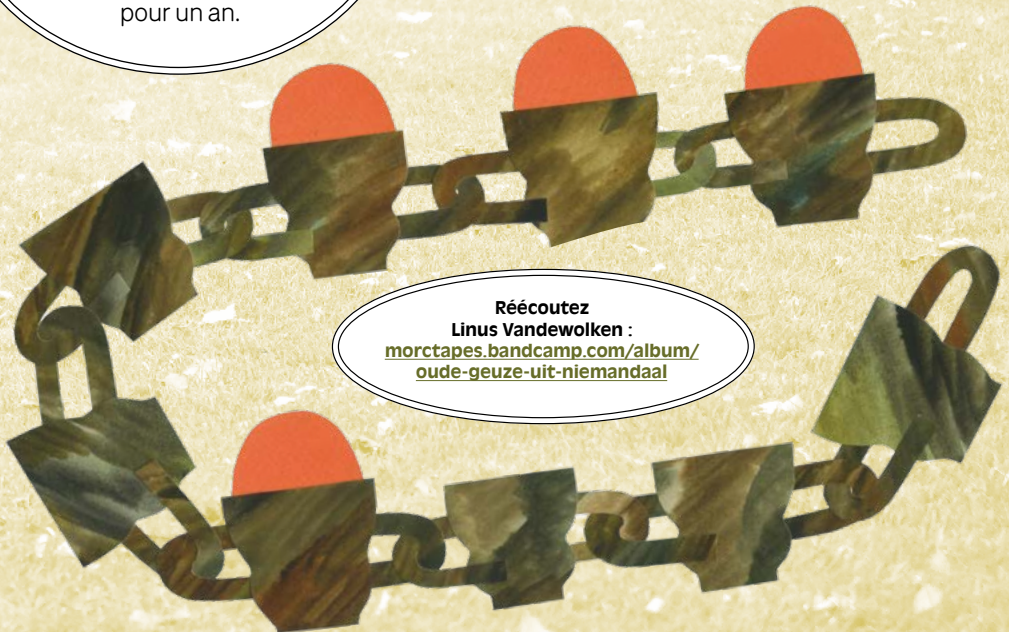
La Guilde Royale Saint Sébastien de Schaerbeek est l'une des rares guildes d'archers survivantes de la région

bruxelloise à pratiquer le tir à l'arc à la perche verticale. À l'époque de Charles Quint, les flèches, silencieuses, stoppaient quiconque tentait de pénétrer clandestinement dans la ville. Depuis 1904, la Guilde a pris résidence à la buvette Saint Sébastien dans le Parc Josaphat et la tradition se perpétue sous des abords plus folkloriques. Longtemps réservé à une petite communauté d'initiés, le tir à la perche s'est ouvert à un public plus large depuis une quinzaine d'années. Chaque semaine, d'avril à octobre, les membres se réunissent pour s'entraîner. Une fois l'an, une joute départage les archers, à l'issue de laquelle, un roi ou une reine est nommé-e pour un an.



Cir au coq 4 points
À la poule 3 points
À la Canne 2 points
À l'Oiseau 1 point

[@schaarbeekgilde](#)
[@michasamateurtheater](#)



Réécoutez
Linus Vandewolken :
morctapes.bandcamp.com/album/oude-geuze-uit-niemandaal

Une brève histoire des guildes

Voici les éclairages de l'historienne Chloé Deligne, spécialiste de Bruxelles depuis l'époque médiévale.

« Nos régions se distinguent très tôt par une géographie urbaine très dense. On a estimé qu'à la fin du Moyen Âge (14^e-15^e siècle), dans la région comprise entre la Meuse et la mer du Nord, environ 30 à 40% des gens habitaient dans une ville. C'est énorme par rapport à la plupart des régions européennes de cette époque. Seule l'Italie du Nord présente des densités urbaines comparables. Ces deux régions sont un véritable semis de villes, puissantes, qui ont une grande autonomie par rapport à leur seigneur, leur prince, pendant tout le Moyen Âge. Ceci entraîne des formes de sociabilités spécifiques, notamment à travers les guildes.

Les guildes sont bien des créations sociales originales de l'époque médiévale. Elles jouent un rôle différent que dans la société moderne ou contemporaine.

“Gilde” ou “Gilde” ou “gulde” en flamand provient du mot *ghelt*, qu'on retrouve dans les langues germaniques et signifie “tribut”, “paiement”, “rétribution”. Ce terme pointe deux choses : il s'agit d'un mot né dans l'espace du nord-ouest de l'Europe et il désigne un trait commun à l'organisation des guildes, à savoir le fait que l'on s'y affine en payant un droit d'entrée. Celle-ci donne alors accès aux moyens mis en commun et mobilisés en cas de difficulté ou d'évènement individuel (mariage, funérailles) ou plus généralement, pour soutenir les objectifs poursuivis par la gilde. Il y a donc aux fondements, la mise en commun et la défense d'intérêts communs.

Dans nos régions, le mot *gilde* est a été donné a posteriori à plusieurs types de groupes qui ne s'appelaient pas forcément gilde au Moyen Âge. Il y avait les guildes de commerçant-es qui visaient à assurer la sécurité des commerçants et de leurs marchandises sur les voies commerciales.

Il y avait les guildes de métiers, appelées ensuite *corporations* au 19^e siècle.



À Bruxelles, seul le groupe professionnel de la draperie (ou textile) était appelé gilde. Les autres se dénommaient simplement *ambachten* (“métiers”). C’était avant tout des organisations économiques, qui veillaient au contrôle des étapes de production, à la qualité des produits et à la solidarité entre ses membres. Leur enjeu central, comme dans beaucoup de villes médiévales, était d’accéder à la représentation politique, cadenasée par des oligarchies patriciennes, composées des grandes familles propriétaires foncières en place (appelées “lignages” à Bruxelles).

Il y avait les gildes militaires ou “de tir” (à Bruxelles, les archers de la confrérie Saint Sébastien à Schaerbeek ou les arbalétriers de Notre-Dame au Sablon). Au départ, ce sont des corps armés d’élite qui assurent la sécurité de la ville pendant les moments d’attaque ou de siège mais aussi de maintien de l’ordre interne.

Il y avait aussi deux types de regroupements sociaux affinitaires.

Les confréries dévotionnelles et charitables se réunissaient autour du culte d’un saint et souvent à vocation caritative. Elles sont à l’origine des hôpitaux, qui accueillent voyageuses et membres des confréries en besoin de soins et deviennent ainsi un lieu où des groupes sociaux opposés dans la vie politique se retrouvent.

Les confréries culturelles (ou “chambres de rhétorique”,

les idéologues de leur temps) animaient l’espace urbain de représentations théâtrales, musicales ou de concours.

La vie de ces différents types de gildes ou confréries est rythmée par des rituels d’activation des liens sociaux : des banquets ; des jeux et des concours de poésie ; des concours de “tir à l’oiseau” ou “tir au papegay” (à Bruxelles, placé au sommet du clocher de l’église du Sablon).

Et, très important, les processions. Dans une société dont la foi et la religion chrétiennes, où il n’y a pas de possibilité de penser les devenirs en dehors d’elles, les regroupements “affinitaires” se rassemblent autour d’un saint patron ou d’une figure chrétienne, ou d’une relique, à un moment important de la vie chrétienne. On le-a promène annuellement, sous forme de statue ou dans sa châsse, dans une procession qui fait le tour de l’espace considéré comme celui de la communauté (*ommegang* ou “marche du pourtour”). La procession est donc un rite d’unité qui matérialise les limites physiques de l’espace de la communauté.

À travers l’évocation de ces différentes activités des gildes et des confréries, ce qui se donne à voir, c’est une société agie par des forces contradictoires qu’il s’agit d’essayer d’équilibrer. Des forces cherchent à unifier la société urbaine pour éviter les conflits internes qui mettraient à mal le commerce et éviter la fragilité face à un seigneur, le duc de Brabant, qui voudrait imposer ses volontés. D’autres forces cherchent au contraire à affirmer l’existence et l’identité de communautés distinctes, avec leur propres revendications sociales ou politiques. Les différents types de gildes et de confréries sont à la charnière de ces deux mouvements. »





Denis van Alsloot,
L'Ommegang à
Bruxelles: Procession
des Cullides, 1616,
Musée du Prado.

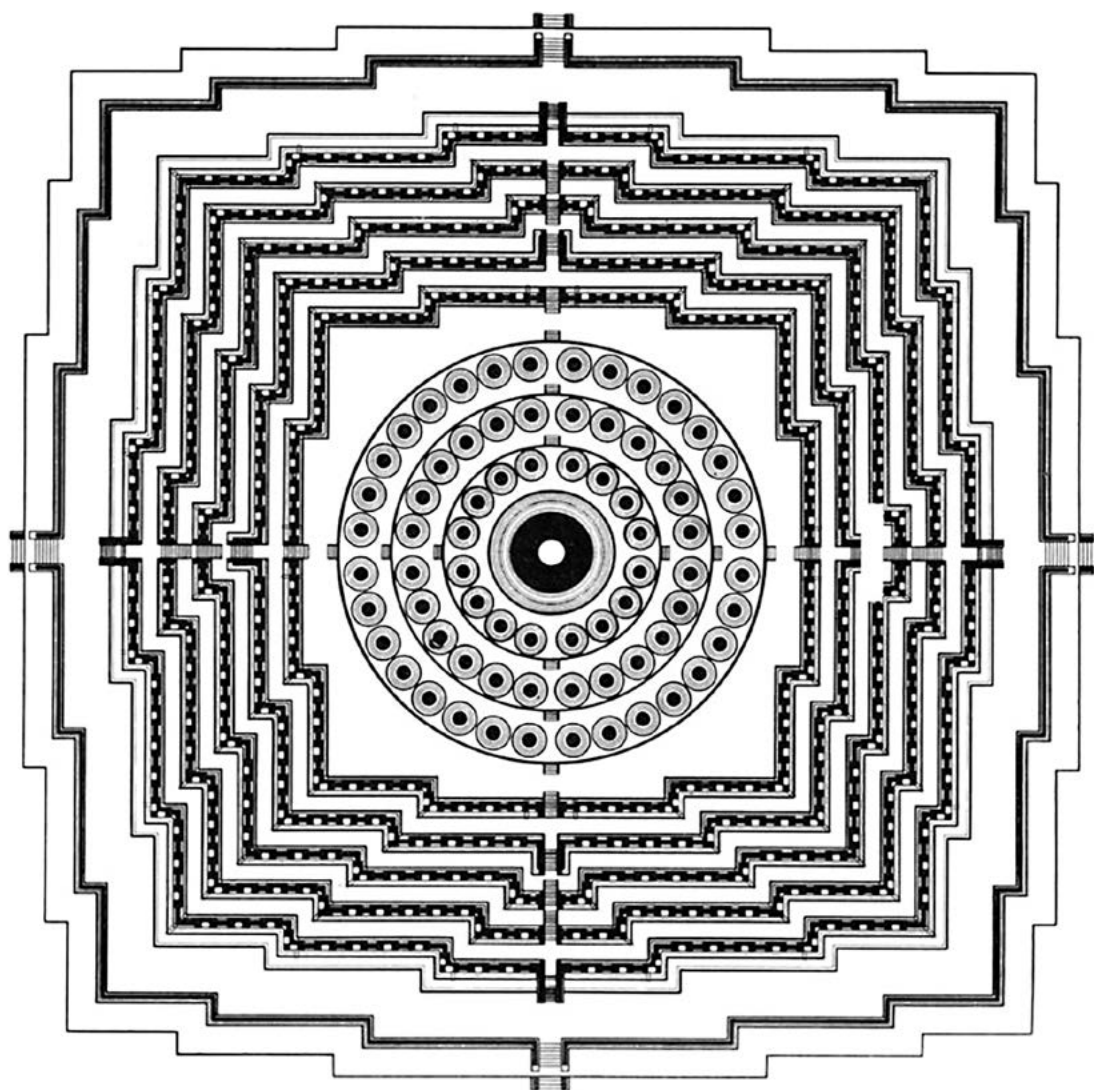
L'ommgang est un élément de « folklore national » et une attraction touristique majeure de Bruxelles. Une fois par an, sur la Grand Place, il reconstitue un cortège de tous les corps de métier. Mais à son origine médiévale, l'ommgang est une procession qui « fait le tour » d'une paroisse. Initiée au milieu du 14^{es} siècle, elle associe dans un même cortège, l'ensemble de la population urbaine, ses magistrats et ses princes. Elle est là pour rappeler l'existence d'une communauté locale qui s'articule entre des gens qui n'ont pas le même statut social. C'est un rite d'unité dans une ville profondément hétérogène et fracturée. Au 16^{es}, il devient un rite pour démontrer l'unité non pas d'une paroisse ou d'un quartier, mais de Bruxelles dans son ensemble. Face à Charles Quint, dont le pouvoir prend une dimension étatique, l'ommgang montre toute la beauté de la ville pour attirer les bonnes grâces du souverain. De grandes cérémonies d'accueil et des spectacles vivants prouvent à tous ces que la ville est unie, bien gérée, sécurisée et accueillante, au-delà de tous les clivages internes.

Vue de haut du
temple bouddhique
Borobudur (Java,
Indonésie), construit
en étage de
terrasses et dont la
symétrie concentrique
fait penser à un
mandala.
Collection du Balai
Konservasi Borobudur,
Denah C. Borobudur
Candi Borobudur, 1973.

Amalia
Laurent
fr

Mille ans de marche

Amalia Laurent est artiste plasticienne et doctorante en anthropologie historique. Nous l'avons interrogée sur sa recherche « Marcher la ville : survivances de pratiques performatives médiévales à l'époque contemporaine » et ses résonances avec sa propre pratique artistique. De la procession chrétienne à la partition orchestrale du gamelan, de l'architecture médiévale à la teinture Batik, Amalia Laurent explore les analogies entre liturgie occidentale et holisme javanais. Elle décompose ainsi les stratégies qui construisent l'expérience collective de l'espace, qu'il soit architectural, urbain ou sacré. Des survivances du Moyen Âge ressurgissent ainsi parfois dans nos marches, nos corps, nos manifestations.



1. D'après les travaux de Catherine Basset, « Gamelan, architecture sonore (et Gamelan mécanique) », Moussons, 8, 2005, 157-170.

« Peux-tu présenter ta recherche et expliquer pourquoi les processions liturgiques sont si importantes pour comprendre l'expérience de la ville médiévale ?

À partir du 13^e siècle, les processions se multiplient en Occident et quittent progressivement l'espace circonscrit des cathédrales pour investir la ville entière. Elles émergent dans un contexte d'essor urbain, de recomposition politique et de crises répétées (pestes, famines...) qui renforcent la nécessité de faire nombre. Ces déambulations ritualisées instaurent des rythmes multiples : rythme des pas, des chants, des incantations, mais aussi rythmes imposés par le calendrier liturgique et les modulations du pouvoir. La ville médiévale, structurée par le politique autant que la sacralisation, se laisse reconfigurer par ces processions et le passage répété du groupe. Les marcheuses sont simultanément actrices et spectatrices et la marche se déploie dans un espace composite, superposant les temps liturgiques, politiques, marchands. Dans ma recherche, je décompose alors comment la marche, inscrite dans un système analogique propre au Moyen Âge [système de pensée qui établit un rapport de ressemblance entre deux réalités très différentes, par exemple entre une réalité abstraite et un phénomène naturel observable, le temps et un cours d'eau]. La marche devient ainsi un instrument politique capable de transformer la ville par l'efficacité du groupe. J'analyse la manière dont les corps en déplacement produisent des formes sociales, reconfigurent l'espace commun et inscrivent des rythmes nouveaux dans la trame urbaine. Cela s'inscrit dans la continuité de ma recherche précédente sur l'architecture du temple bouddhique Borobudur (Java, 9^e siècle). Ce premier terrain m'avait permis d'aborder la marche comme un dispositif qui

se déploie à la fois horizontalement et verticalement. L'idée était de valider, par une méthode d'analyse issue de l'anthropologie historique, une hypothèse formulée dans les années 2000¹ selon laquelle ce monument était la partition musicale pour un ensemble instrumental javanais, le gamelan. Cet ensemble d'instruments en bronze (gongs, xylophones, métalphones, cymbales, tambours...) est joué par minimum 15 personnes et nécessite une notation spatio-temporelle. L'ascension architecturale en terrasses proposerait une partition qui part du centre (le gong, le son fondamental réunissant toutes les notes très graves comme très aiguës) et qui diffracte le son à mesure qu'on s'en éloigne (instruments individuels comme le rebab). Le parcours orchestré par le monument produit une lecture où l'expérience corporelle précède l'élaboration du discours. La marche articule et met en lien l'architecture et les images dans un système analogique où le marcheur devient le point focal d'une cosmologie et d'une partition silencieuse qui se révèle dans la pierre.

En tant qu'artiste plasticienne, quelle place prenait déjà la marche pour toi ?

Dans ma recherche artistique, j'essaie de voir comment il est possible de relier des objets épars dans un espace. J'appelle maintenant cette opération "la marche", même si je ne l'avais pas encore nommée à l'époque, et que ça peut se faire via plein de dispositifs différents. C'est quand j'ai commencé à travailler sur le temple Borobudur que je me suis rendu compte que la marche permettait à la fois de déambuler dans l'espace du monument, de relier les bas-reliefs qui deviennent comme des B.D. à lire au fur et à mesure qu'on avance et de révéler toutes les stratégies de l'architecture (par exemple que le son est absorbé par

la pierre ou qu'il y a des moments où l'on peut voir ou ne pas voir dans l'espace). C'est à ce moment-là que j'ai compris que cela s'appelait la marche : le mouvement par le regard. Je pense aussi aux neumes : une notation musicale utilisée au Moyen Âge qui ne donnait pas des indications formelles sur la musique à chanter mais servait au prêtre à noter et se remémorer sa propre performance pendant la messe. En fait, cette première notation musicale était faite de mouvements, d'oscillations et de souvenirs. C'est une bonne définition de ce que je



vois de la marche : ce qui permet de se remémorer, de faire une performance, de marcher par les yeux ou par la voix.

Que te permet ce dialogue entre la recherche académique et artistique ?

Sans que ce soit forcément visible, j'ai toujours été proche de la recherche pour mes projets artistiques. Je pars d'un cadre extrêmement précis qui me

permet de m'émanciper et de faire quelque chose qui soit de l'ordre de la sensation. Je crée des pièces monumentales, où il y a un rapport englobant et très émotionnel. Quand je suis rentrée dans la recherche, c'était excitant, j'ai pu tester mes hypothèses directement avec mon travail artistique, voir si cela marchait et si c'était le cas, continuer à écrire ma thèse. En 2023, j'ai créé une performance *in situ*, *Loro-loroning atunggal*. *Unifier ce qui est double* à la Sainte-Chapelle de Paris, haut lieu du pouvoir monarchique et de la musique polyphonique occidentale et véritable démonstration architecturale du gothique flamboyant. J'ai voulu pousser jusqu'au bout cette idée des stratégies qui donnaient forme aux processions en les décomposant et en les remplaçant de manière analogique par un autre genre pour voir si on accéderait à la même élévation. J'ai confronté la Sainte-Chapelle à des codes rituels de l'holisme javanais avec un travail de teintures Batik, de la danse traditionnelle indonésienne et une composition nouvelle pour gamelan. Ce n'est pas le résultat qui compte pour moi, à savoir qu'on entre en transe ou pas. Mais de voir tous ces éléments, comment ils ont été composés et ce qui fait que la musique peut générer une architecture et une expérience d'élévation semblable à celle que pouvaient vivre les processionnaires du Moyen Âge. Je pense que c'est le cœur de ma pratique, aussi bien que de ma thèse : comprendre comment le pouvoir perdure dans le temps long, comment "mille ans de marche" permettent au pouvoir de rester en place, d'évoluer ou de se dégrader.

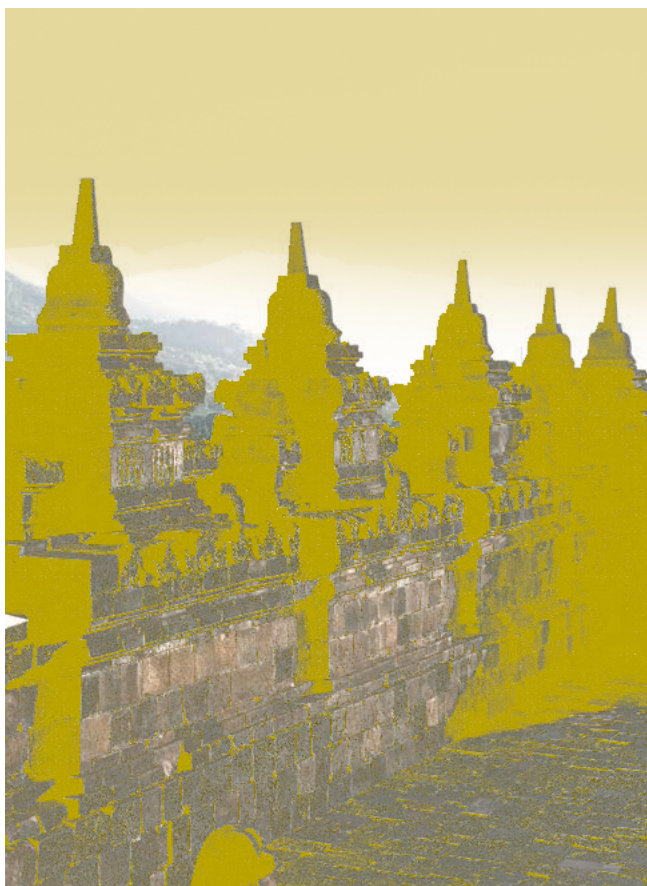
Quelles sont ces "survivances" que tu observes dans l'espace public aujourd'hui ?

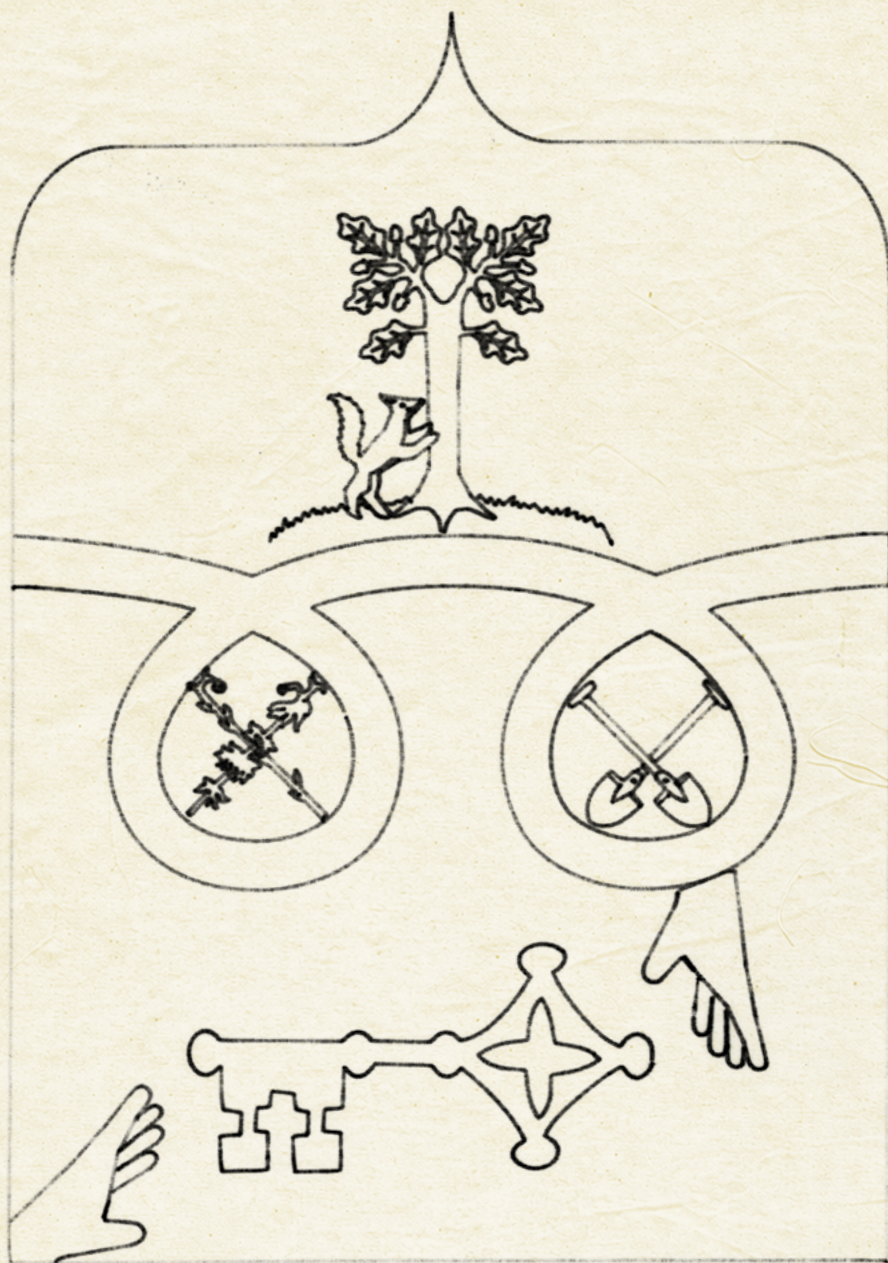
Dès le 9^e, puis vraiment au 13^e siècle, la formation des villes change complètement la société médiévale

en Europe. Tous les lieux de rencontres, y compris les processions, sont faits pour qu'il n'y ait pas de débordements et démontrent le pouvoir politique. "La ville médiévale est sous l'ombre du château" diraient André Chedeville et Daniel Pichot (dans leur livre éponyme). Autrement dit, tout au long de la journée, l'ombre du château et de son pouvoir recouvre progressivement la ville. Je m'intéresse aux processions parce que tout le monde y est à peu près au même niveau, même s'il y a les guildes ou d'autres formes de séparation. Certaines chroniques rapportent des processions à Paris au début du 15^e, où des personnes intervenaient avec des graffitis sur les murs et usaient de ce moment de contrôle pur pour altérer la ville. Mon hypothèse, c'est que les processions, alors qu'elles sont la quintessence

du pouvoir, ont été un moyen de s'en émanciper. Je me demande aussi si les processions liturgiques en Occident ne sont pas le début des manifestations contemporaines dans l'espace public. À la vue de toutes, on est en quelque sorte invisibilisé-e et protégé-e par cette force du groupe. Les manières dont on se réapproprie l'espace des villes de nos jours étaient déjà utilisées au Moyen Âge. C'est cette hypothèse que je continuerai d'analyser sur le temps plus long... »

amalia-laurent.fr





L'écu renversé en porte. Fascé d'une double-boucle, la première croisée de plantes, la deuxième croisée d'outils. Sommée du renard futé, et soutenue d'une barre de deux mains à la clef.

Une négociation sur les thèmes de la colocation, de la vie collective, de la mise en commun des ressources et des alliances opportunistes sous le capitalisme. Lorsque l'on vit en collectivité, on rencontre toujours des difficultés récurrentes, mais on finit toujours par aller un peu plus loin : les ressources que l'on partage et le travail en commun. On partage la même clé de la maison. La collecte de ressources devient une tactique. Et tout se passe chez nous.

Friches de pierres et nouveaux communs

Mous voilà devant les grands murs en brique du MONA, l'ancien couvent néo-gothique de Jette, réhabilité depuis 2022 en occupation temporaire. Associations, habitant·es du quartier, réfugié·es, artistes s'y organisent selon des besoins qui ne trouvent pas d'espace ailleurs. Facilités par l'asbl Toestand¹, leurs activités ne répondent pas aux exigences habituelles de la planification urbaine (productivité, optimisation spatiale et temporelle, monétarisation des services, catégorisation administrative). C'est la cohabitation et le frottement des différentes réalités sociales qui font vivre le lieu.

Ici, des espaces sécularisés jouxtent les murs de l'Église Sainte-Marie Madeleine, encore en fonction. Certain·es diront que c'est une friche de pierres, ouvrant sur des possibilités d'usages alternatifs concrets, ou encore que c'est une pause dans la ville, « un temps de veille »², d'incertitude, de refuge. D'autres diront que l'architecture monacale sert de laboratoire pour une expérimentation politique³ : comme une ville dans la ville ou un béguinage qui ouvre son portail le jour, rend ses jardins temporairement publics et referme l'enceinte la nuit, en recherche de cet équilibre précaire entre accessibilité et autogestion.

Sous le grand arbre, l'artiste Simona Denicolai réinvoque maintenant le mouvement des *enclosures* (clôtures) en Angleterre, qui au fil des 17^e et 18^e siècles met fin aux terrains communaux. Jusque-là, ces forêts, landes, garrigues ou autres prés communaux fournissaient aux paysan·nes des ressources en bois, genêts, miel, pâturages, etc., sans nécessité de titre de propriété et par la gestion collective. Ce système de gouvernance médiéval, si souvent cité pour ancrer les luttes contemporaines des *commons*⁴, et parfois aussi romantisé, nous le garderons près de nous pour la suite du festival. Pour qu'il nous serve à scruter nos espaces publics administrés, privatisés, surveillés ; et à mettre en pratique de nouveaux communs dans des sphères encore impensées de nos vies.

1. toestand.be

2. Charles Ambrosino, Lauren Andres, « Friches en ville : du temps de veille aux politiques de l'espace », *Espaces et sociétés*, n°134, éd. Érès, 2008.

3. Anne Lechêne, « L'histoire méconnue des communs », *Colibris*, 2017.

4. Silvia Federici, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Entremonde, 2017 (rééd.).

Carte librement inspirée du MONA. Retrouvez les activités et associations présentes via [@mona_1090_bxl](https://twitter.com/mona_1090_bxl) ou toestand.be

Chapelle désacralisée et ses deux fenêtres ouvrant sur le transept de l'église (pour prendre de la hauteur quant aux rituels de la messe)

Construction du nouveau mur d'escalade dans le couloir

Sous-sols, garages et atelier soudure

Activité tricot et crochet en non-mixité choisie

Cà où le chat a uriné sur la peinture baroque

Réfectoire

Le grand arbre et ses fraisiers sauvages

Grotte néo-gothique où se planquer dans l'ombre du béton ou prendre le soleil (oui, c'est une grotte avec terrasse)

Bibliothèque autogérée

Tci les poules dévorent les restes du repas de midi

Cuisine collective

Anciens carrés de permaculture

Cigne frontière sacré/désacralisé

Espaces d'habitations/ conciergerie

Grande Salle pour les Assemblées Générales, projections, fêtes

Ateliers boxe

Distribution alimentaire avec coin café

Cloître et croisements de couloir

Permanences pour les enfants

Retour aux premières béguines

Rita Fenendael croise théologie, histoire, psychanalyse et philologie pour comprendre les tout débuts du mouvement béguinal du 12^e siècle, avant la structuration des grands béguinages urbains. Se considérant proto-béguine, elle cherche à incarner cet esprit encore libre et sauvage, animé d'un « désir spirituel de feu » et du choix d'une pauvreté et solidarité radicales. À Feral, elle invite à raviver la flamme et à inspirer les « nouveaux béguinages », ces habitats groupés qui s'organisent autour d'un ensemble de valeurs religieuses, sociales ou politiques pour réinventer des façons de « faire commun ». Voici quelques étincelles de son intervention.



« **L**e béguinisme, c'est une passion, une "vocation", quelque chose qui m'est tombé dessus. J'étais en recherche spirituelle, et depuis maintenant 45 ans, ça ne m'a plus quitté. Qu'est-ce que j'aimais ? Une mystique de feu. Une spiritualité non binaire. À la fois l'un et l'autre, laïc, religieux, contemplatif, actif, affectif, amoureux, spéculatif, minimaliste, solitaire, collectif. Il y a tout ce jeu. J'appelle ça la logique des béguines. C'est surtout le proto-béguinisme¹ dans lequel je me suis enracinée, très peu structuré, sauvage et libre. J'aime ! »

« Les premières béguines, sont des sans-abris ou bien elles habitent une petite cellule, presque comme des ermites. Mais attention, pas avec les règles des ermites, et pas encore avec des règles communes. Elles bougent, elles accueillent des gens qui viennent demander de l'aide. Elles font des petits pèlerinages. On ne sait pas les situer. C'est ce qui va gêner l'Église qui, tout comme la société médiévale, veut de l'ordre. Petit à petit, elle vont se faire appeler "béguines". C'est un nom péjoratif, avec des connotations hérétiques. »

« Les béguines sont en quelque sorte les premières émancipées de l'Occident, elles travaillent pour subvenir à leurs propres besoins. Elles refusent l'alternative proposée aux femmes jusque-là : soit le mariage, soit le couvent. Elles ne veulent ni l'un ni l'autre. Elles prennent leur vie en main, elles créent une nouvelle voie, la voie médiane. »

1. Rita Fenendael a co-fondé le Centre d'Interprétation du Proto-Béguinisme (CIPO) à Oignies, un des premiers lieux du proto-béguinisme avec ceux de Liège et de Nivelles.

« L'Église et la société vont les pousser vers un style de vie plus structuré. Au début, elles mendient mais très vite l'Église leur interdit, contrairement aux ordres mendiants masculins. Elles vont alors vers le travail manuel. Avec l'essor des hôpitaux au cours du 13^e siècle, elles s'orientent vers tout ce service à la société, en créant des léproseries, en soignant les malades et en accompagnant les mourant-es dans leur passage. Elles retournent à l'évangile primitif et certains de ses thèmes, comme "les plus pauvres, voilà nos maîtres". S'il y avait une autorité dans ces léproseries, c'était les lépreux. »

« Les bourgeois-es qui se font soigner sont reconnaissant-es et vont l'exprimer en achetant une maison, en leur donnant des biens, des rentes, des privilèges, surtout aux plus pauvres. Sans la comtesse de Flandre et le duc de Brabant, il n'y aurait pas eu les grands béguinages de Bruges, Gand, etc. [13 sites en Flandre inscrits au Patrimoine Universel aujourd'hui]. Mais cela s'accompagne d'un contrôle de plus en plus grand de la part des bourgeois-es et de l'Église, qui vont intervenir dans l'organisation du béguinage, dans les statuts, et même au niveau doctrinal. Il y a une perte au niveau de la liberté et de la spiritualité. »

« Pendant le 13^e siècle, le mouvement béguinal devient indiscutablement citadin. Il y a des petits béguinages, des petites maisons, des *convents*, des maisons un peu plus grandes où habitent plusieurs béguines, parfois dans la ruralité. Mais fondamentalement, c'est un phénomène urbain. C'est une ville dans la ville. »

« Le béguinage peut être vu comme un lieu de vie communautaire pour toutes les béguines, riches ou pauvres, qui y habitaient et l'organisaient dans un climat de non-appropriation. Je trouve que les béguines ont créé du commun avec beaucoup d'audace. Elles vivaient ensemble, mais attention, les béguines gardaient leur bien. Elles ne faisaient plus vœux de pauvreté comme au début. Elles pouvaient même être rentières ou créer de véritables industries. »

« Pour faire le lien entre les anciens et les nouveaux béguinages, j'ai vécu pendant quelques mois avec les deux dernières béguines², puis dans un béguinage qui se rassemblait autour du troisième âge [le premier nouveau béguinage, fondé à Louvain-la-Neuve en 1995]. Si nous ne nous prenons pas en main, c'est notre famille ou l'État qui devra s'occuper de nous. »

« Ce que j'ai trouvé de plus typique dans les nouveaux béguinages d'aujourd'hui, c'est cette réflexion philosophique et spirituelle sur le sens de ce qui nous fait vivre. Ces habitats groupés reprennent une inspiration de la tradition béguinale, avec des esprits interprétatifs nouveaux : l'interprétation chrétienne, mais aussi féministe ou écologique. Au moment où ils sont fondés, chaque béguinage a sa propre règle, ses propres statuts. Ce n'est pas du tout unifié. On va y donner un sens par un engagement avec d'autres, à travers des idéaux. C'est le bien commun dans un mode de vie collectif. »

2. La dernière béguine, Marcella Pattyn, s'est éteinte à Courtrai en 2013.

Les 7 étapes de l'amour

En écrivant dans le langage de la rue, Marguerite a permis aux classes populaires, y compris aux femmes, d'accéder à des idées que les autorités ecclésiastiques jugeaient « pleines d'erreurs et d'hérésies ». Celles-ci n'appréciaient pas l'idée qu'on pouvait atteindre Dieu sans elles. Comment ? En passant par les sept étapes de l'amour :

1. le travail acharné
2. la dépossession matérielle
3. vouloir contre sa propre volonté
4. l'extase
5. tomber dans le néant
6. devenir transparent-e et enfin,
7. l'annihilation.

Annihilation

Chez Marguerite, l'annihilation de soi s'opère par une sorte de réceptivité extrême : le perfectionnement de la capacité à recevoir ; une disposition à se laisser aller (à), à renoncer à sa propre volonté parce que celle-ci n'a jamais été la sienne, par le biais d'une réceptivité volontaire. Telle que décrit dans *Le miroir des âmes simples*, l'âme ne « devient » pas Amour, mais l'Amour se meut en elle. C'est recevoir cet Amour, qui lui est offert, qui rend possible le processus d'unification avec le divin. Une fois poussé par l'Amour, choisir entre le bien et le mal, entre la vertu et le péché, devient superflu. Mais seulement si l'être de l'Amour peut être accueilli. Cette conception du péché comme étant superflu était une idée particulièrement subversive à son époque, elle l'est probablement encore aujourd'hui.

[@bryana_fritz](#) / [@stefagovaa](#)

« **C**ombien d'étapes pour que les mots s'impriment dans les corps et que le soi s'efface et laisse de la place à l'Autre, c'est-à-dire à la spiritualité ? Sept étapes pour peu à peu annihiler son âme et s'unir au Créateur. Le workshop de Bryana Fritz et Stefa Govaart ne visait pas à nous rapprocher du Créateur mais à nous interroger sur les textes de femmes mystiques et à l'Autre. Nous avons expérimenté trois de ces étapes.

La première était de présenter notre voisin-e à partir de ce qu'il avait partagé de son histoire personnelle, et réciproquement. Je fus moi-même Rita Fenendael, spécialiste du mouvement des béguines. Incarner un-e autre que soi à la première personne m'a permis d'éprouver, même un instant, la conception plus fluide de l'individu et de l'identité au Moyen Âge.

La seconde nous plongeait dans la lecture du texte de Marguerite Porete et la puissance de son langage poétique. Les concepts mystiques peuvent être parfois ardues mais la beauté des images reste gravée dans les cœurs.

La dernière étape passait par nos corps. D'abord par des improvisations dansées sur des poèmes de Hadewijch d'Anvers (mystique et poétesse brabançonne du 13^e), mis en musique par l'ensemble Graindelavoix. Avec mouvements déliés et bras tendus en l'air, comme pour percevoir le désir d'élévation inhérent à ces textes. Puis en trios (comme dans une sorte de boucle d'interprétation) : une personne couchée à plat ventre, la seconde dansant sur elle ou à son contact, et la troisième interprétant ce message dansé pour que la personne au sol puisse voir ces mouvements. En fond sonore, les tubes électro-pop nous aidaient à rester dans la joie et dans la transmission, une chose éprouvée physiquement mais qui demeure insaisissable. Était ainsi rappelée la joie qui habitait les béguines, dans leur désir d'inventer une nouvelle forme de partage et de vivre ensemble. »



T

aillé du premier à l'essaim d'abeilles chacune différemment pointée. Orné de l'oiseau enveloppant au drap et du deuxième à la toile d'araignée. Orné d'un cheminement qui commence au vent, suit de coquillages, pour finir au cœur.

Une négociation sur les thèmes de l'hospitalité et de la migration, des réseaux d'accueil invisibles et parfois clandestins dans la ville, du soin dans la précarité. La colombe prévoit un abri pour une communauté qui s'organise et tisse des liens avec joie, énergie et horizontalité. Les coquillages et le petit nuage "qui souffle bonheur" signalent, pour qui sait les décoder, les stations-refuges de ceux qui ont besoin de s'arrêter, se reposer et repartir.

« **C**omment créer une famille *kin* dans la joie, la sécurité et la durabilité ?

Comment faire de l'amour, la parentalité, le logement, la santé, l'éducation et les finances des biens communs à partager en dehors de la famille nucléaire ?

Quelles terminologies et structures inédites pouvons-nous inventer ensemble pour répondre à nos besoins ignorés par les institutions ?

Rejoignez notre *Kin Agency* pour imaginer quelque chose de différent !

Initiée par le collectif The Aunties ("Les Tatas") basé à Bruxelles, notre agence est dédiée à l'imagination, la réalisation et la célébration de modèles familiaux alternatifs.

Chaque évènement que nous organisons explore une dimension distincte de la parenté choisie : la figure de la tante, la création d'espaces queer et de structures de soutien, la pratique de la coparentalité... Venez partager vos histoires, apprendre des autres, bâtir une communauté, proposer de nouvelles directions, imaginer des possibilités futures. »

« Kin? »

C'est la parenté, entendue comme *kinning* ou « faire parenté ». Elle désigne la pratique active de choisir les relations que l'on cultive et les personnes avec qui l'on vit. Cette parenté inclut non seulement les humains, mais également les plus-qu'humains ou autre-qu'humains et se construit à travers le soin, la responsabilité et la réciprocité.

Représente-toi un groupe où tout le monde prend soin les un-es des autres, comme de ses propres enfants. Comment se partagent les travaux et la parentalité ?

Mets en place un terrain de jeu intergénérationnel, qui n'est pas seulement destiné aux enfants.

Rêve au manifeste d'un parti politique fondé sur les principes du « faire parenté ».

Élabore un rituel de divorce qui permette à un-e membre de quitter sa famille *kin*, tout en préservant les autres liens qui la font tenir ensemble.

Imagine un système fiscal *kin* : qu'est-ce qui est taxé et qu'est-ce qui est récompensé ?

Pendant Feral, The Aunties ont invité les participant·es à co-créer une agence spéculative et DIY dédiée au « faire parenté ». Quels services seraient proposés à l'agence? Quels   v  nements rempliraient son calendrier? Et comment son fonctionnement interne pourrait-il être structuré? Les communs du Moyen âge serviraient-ils d'inspiration? Depuis, ce calendrier qui servait de préfiguration de la *Kin Agency* s'est étoffé et a pris corps dans une communauté qui se retrouve régulièrement à Bruxelles.

Septembre 2025
 Octobre 2025
 Novembre 2025
 Décembre 2025
 Janvier 2026
 Février 2026
 Mars 2026
 Avril 2026
 Mai 2026
 Juin 2026
 Juillet 2026
 Août 2026

	Septembre 2025	Octobre 2025	Novembre 2025	Décembre 2025	Janvier 2026	Février 2026	Mars 2026	Avril 2026	Mai 2026	Juin 2026	Juillet 2026	Août 2026
Histoires <i>Kin</i> ��												
Permanence Jurikin ��												
Maykin love politics �� ‡												
Pyjama party intergénérationnelle ‡ à												
Le département du « matching » à												
Le tribunal de guérison à ‡												
KLIKA ‡ (« enjeux de vie <i>kin</i> - les <i>kin</i> anonymes »)												
Archives vivantes à												
Excursions surprises en famille <i>kin</i> ��												
Les Tatas par alliance à la School of Love �� ‡												



Histoires Kin

Événement mensuel et curaté où venir partager entre participant-es des expériences personnelles sur ses engagements familiaux *kin*.

Permanence Jurikin

Infos et conseils sur la manière de protéger les constellations familiales *kin* au sein du système juridique existant.

Maykin love politics

Campagnes de sensibilisation politique autour des enjeux de la famille *kin*, organisées de façon saisonnière dans l'espace public.

Pyjama party intergénérationnelle

Un foyer invite une ou plusieurs personnes d'une autre génération ou d'une génération sous-représentée chez elleux à venir dormir à la maison. La *Kin Agency* facilite la prise de contact, les échanges et les réunions préparatoires.

Le département du « matching »

Facilite la mise en relation de personnes qui cherchent un engagement familial non normatif et à long terme : via un portefeuille commun, des droits partagés, le fait de vieillir ensemble, la parentalité, la propriété et d'autres pratiques. Le département ne s'occupe pas de relations sexuelles ou amoureuses car il existe déjà des plateformes pour cela. Chaque *match* réussi sera marqué par un rituel public et protégé par des contrats faits de commun accord.

Le tribunal de guérison

Création et adaptation d'un système de justice réparatrice pour traiter les conflits et les blessures au sein des familles *kin*.

KLIKA (« enjeux de vie *kin* – les *kin* anonymes »)

Groupe de soutien qui se met à disposition d'une personne pour l'aider avec les défis/conflits qui émergent au sein de sa famille *kin* ou biologique. KLIKA facilite la formulation des besoins et y répond de manière constructive.

Archives vivantes

Archives numériques, physiques et nomades autour de théories, pratiques et méthodologies *kin* pour l'organisation d'événements autour de la famille *kin*.

Excursions surprises en famille *kin*

Format conçu pour nourrir confiance, sens de l'initiative, enthousiasme et désir, et pour briser les schémas habituels dans lesquels nous relationnons au sein des structures familiales. Chaque *kin* prépare une excursion avec l'aide et les conseils de la *Kin Agency*.

Les Tatas par alliance à la School of Love

Collaboration entre les deux collectifs The Aunties et School of Love pour développer des formats éducatifs et des concepts pédagogiques afin de promouvoir « la loi de l'amour ».

[@theauntiescollective](https://www.instagram.com/theauntiescollective)

- Régulier
- Continu
- Intensif
- Fréquent
- Ponctuel
- Occasion spéciale
- À la demande

- ✦ **Housekeeping** : structure organisationnelle interne / maintenance
- **Homing** : community building / partage / justice / célébration / structure de soutien
- ✦ **La Révolution des Aunties** : revendications et actions politiques

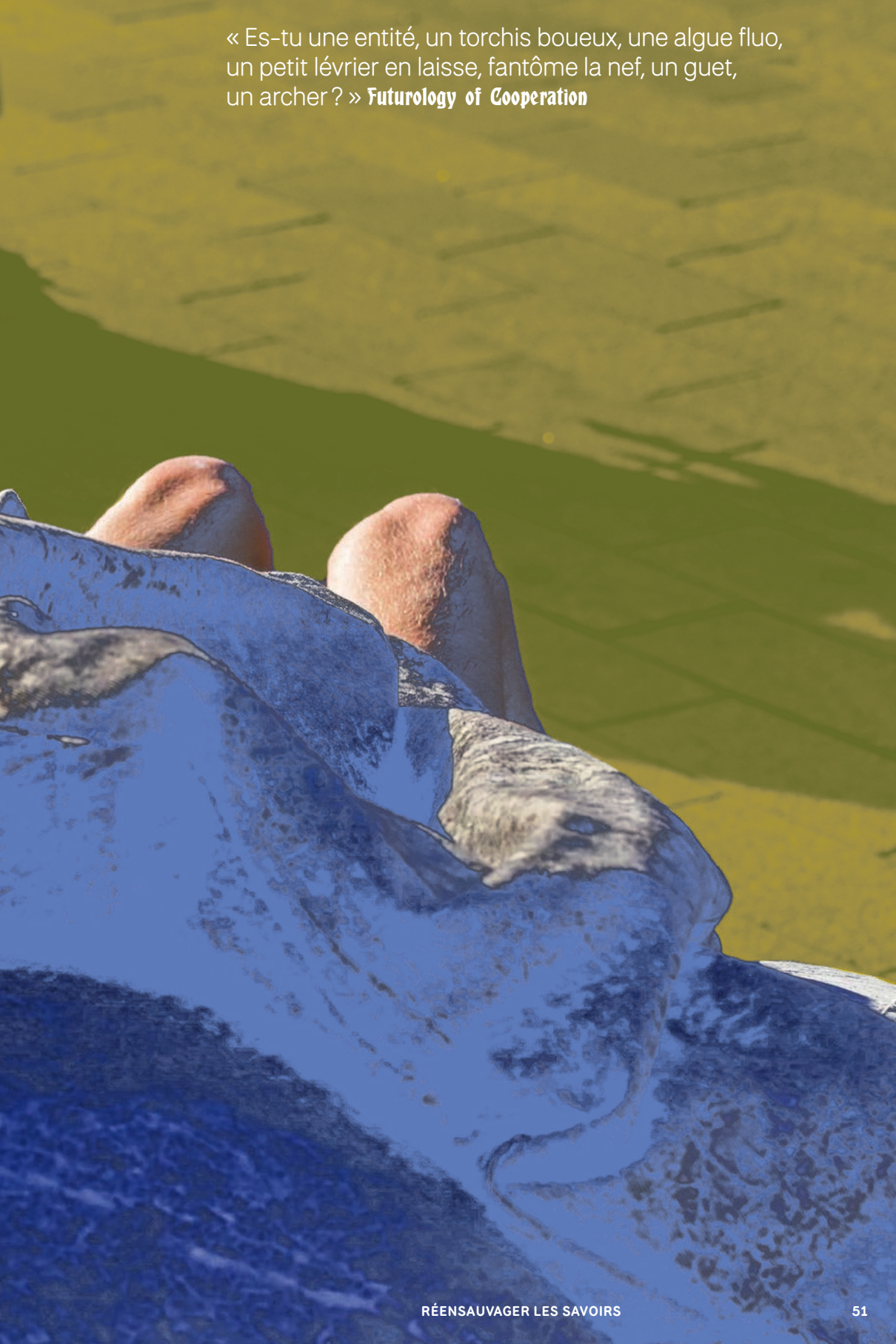


éensauvager les savoirs

Brise-béton, la saxifrage
s'installe et résiste en milieu
hostile. Elle réouvre la voie au corps,
au sensible et au réenracinement
des pratiques disparues.



« Es-tu une entité, un torchis boueux, une algue fluo,
un petit lévrier en laisse, fantôme la nef, un guet,
un archer ? » **Futurology of Cooperation**



Serions-nous capables de penser plante ?

Aurel Leforestier est artiste et dramaturge, notamment pour cette édition médiévale de Feral. Ici a pris part au workshop *Ici, maintenant et au Moyen Âge* donné par Ondine Cloez et Viviane Genest et revient ici sur son expérience sensible, les yeux fermés et les pieds bien ancrés dans le sol.



« **À** la fin du 15^e siècle, les pharmacopées manuscrites où des plantes sont figurées, connaissent une mutation a priori peu frappante pour des yeux accoutumés à l'illustration botanique moderne : les racines disparaissent. On se met à représenter une tige coupée ou un simple rameau florifère. La suppression n'est pas fortuite ; elle est contemporaine de la grande révolution qui va voir la nature échapper à l'ordre intangible de la Création, devenir pensable comme objet en soi alors qu'elle était propriété divine ou démoniaque. [...] Au sens littéral, la modernité se "déracine des temps obscurs". »

Pierre Lieutaghi,
La plante compagne.

J'aime beaucoup cette citation de Pierre Lieutaghi. Elle rappelle que tout changement esthétique induit une vision politique, un autre rapport au monde. La disparition des racines

devient une opération épistémique : transformer la plante en objet séparé de son milieu. C'est la naissance du regard moderne qui invente en cette fin de 15^e siècle le concept de « paysage » qui met la nature à distance pour l'observer. C'est aussi en cette sortie du Moyen Âge que l'on fabrique des boîtes noires qu'on appellera théâtre pour y observer, à distance également, des créations de mondes. Bref, tout un nouveau régime des sens et surtout, scopique ; par le regard.

Revenir alors aux textes médiévaux comme le proposent Ondine Cloez et Viviane Genest nous permet d'éprouver, même brièvement, d'autres perceptions de nous-même ou de ce qui nous entoure, comme les plantes.

Ici à Feral, pas de boîtes noires, mais des arts à la lisière. Et là, cet après-midi, c'est à la lisière d'un jardin, entouré de bâtiments et d'avenues, que nous sommes. Il n'y a plus que nous maintenant dans ce jardin du MONA : tous-tes les participant-es des autres ateliers

se sont dissipé-es dans les différentes ailes du couvent. Nous sommes dix personnes, nous nous mettons dans un coin, entre les buissons.

Ondine et Viviane nous racontent leur rencontre, il y a quelques années. Le point de départ pour chacune étaient à la fois les plantes et le Moyen Âge : Viviane, historienne en littérature médiévale, menait une recherche sur la place du végétal dans les textes médiévaux et Ondine, artiste, un travail autour d'un traité du 13^e siècle, *L'art de conserver la santé*, où il est souvent question dans le texte de l'usage des plantes médicinales, d'herboristerie.

Aujourd'hui elles nous demandent :
« Serions-nous capable de penser plante ? »

Ondine nous invite à fermer les yeux et à nous interroger sur cette expression « fermer les yeux ».

N'est-ce pas les paupières qui tombent ?

Je fais tomber mes paupières alors.

Elle nous invite à être attentif-ves à notre respiration ; à la manière dont nous sommes ancré-es dans le sol ; à ce que l'on voit les paupières tombées. Car « même lorsqu'on ferme les yeux, on continue de voir ». C'est l'un des rares jeux que j'ai gardé depuis mon enfance à l'âge adulte : tenter de mettre des mots, de décrire ce que l'on voit les yeux fermés. « C'est différent pour chacun-e » nous dit Ondine. Un monde intérieur propre à tous-tes, qui n'est pas seulement celui des souvenirs, mais qui commence par nos perceptions, qui continuent même quand nous ne sommes pas *en activité*. En quelque sorte, nous voyons toujours quelque chose.

Après la vue, Ondine nous invite à être attentif-ves aux sons qui nous entourent. Ceux qui sont loin, ceux qui sont proches, ceux qui sont diffus, ceux qui sont soudains. J'entends les

bruissements d'ailes d'un oiseau dans les branches d'arbre. J'entends au loin des sirènes d'ambulance.

Puis, après le toucher, la vue, et l'ouïe, c'est aussi notre odorat et le goût que nous explorons. Le goût provoqué par notre environnement, mais simplement aussi par notre bouche, notre haleine.

Nous remontons les paupières.
Viviane lit à haute voix :

« Que faudrait-il pour penser réellement autrement, pour penser vraiment écosophiquement? Serions-nous capables de penser-plante et d'éviter de nous restabiliser ontologiquement nous-mêmes? Est-ce qu'un aspect quelconque des êtres herbacés pourrait nous aider à avoir une nouvelle pensée sans pour autant les domestiquer, y compris en pensée? [...] Que serait alors un devenir-plante? »

Karen Houle,
« Devenir-plante », *Chimères*.

J'écoute et je m'interroge à mon tour. Cette question d'un possible devenir-plante s'inscrit dans la continuité de réflexions que l'on appelle depuis quelques années « les pensées du vivant », qui œuvrent à de nouvelles ontologies, c'est-à-dire à modifier les cadres conceptuels qui fondent notre rapport au monde ; de passer d'une logique de propriété et de séparation à une logique de co-existence et d'interdépendance par exemple. D'autant plus que les recherches récentes sur le végétal révèlent que les plantes sont des organismes sensibles, avec des types de comportements extrêmement sophistiqués.

Devenir-plante : serait-ce tenter d'aborder nos perceptions somatiques autrement ? De ne pas faire primer la vue sur les autres sens par exemple ?

Nouvelle consigne : en duo, nous allons faire faire une visite guidée de 30min à l'autre, chacun-e son tour, les yeux fermés, à son rythme, en silence.

Deux fois, la personne qui guide peut dire : « ouvre ». L'autre ouvre les yeux quelques secondes, comme si c'était une carte postale, une photographie d'un instant.

Je commence par guider ma partenaire. Nous traversons le jardin, les ailes du couvent, la bibliothèque, devant la réplique de la grotte de Lourdes où je lui dis d'ouvrir les yeux. Je me laisse aussi porter par le vagabondage, et finalement, même les yeux ouverts, je me retrouve dans un endroit que je n'avais jamais osé franchir auparavant : derrière la chapelle du MONA où il est possible de monter sur un toit pour se retrouver tout près de celle-ci. Parfait pour ouvrir les yeux une seconde fois.

Puis, c'est à mon tour d'être guidé-e. Je décide de faire l'exercice pieds nus. Je le précise parce que cela a orienté toute mon expérience : je suis diabétique de type 1, marcher pieds nus reste un risque concret pour ma santé. J'ai aimé à choisir ce risque et profiter de la proposition sensorielle.

Je crois que marcher pieds nus change notre relation au monde : le sol n'est pas un décor liant tous les éléments naturels entre eux mais directement un interlocuteur. La terre chaude, le gravier qui pique, la plaque de bitume encore tiède : chacun de ces matériaux a un accent propre. Mes pieds me racontent où j'étais, même sans savoir se repérer dans l'espace. Ma partenaire m'emmène hors du couvent. Je commence à me poser des questions.

Nous nous allongeons confortablement au sol. Viviane montre une photographie de chapiteaux d'une église romane avec des motifs végétaux stylisés (« palmette ») et nous dit qu'au Moyen Âge, le végétal ne relie pas seulement les êtres mais implique un mouvement ascensionnel vers le divin. Les végétaux charrient en eux une puissance vers Dieu. Nous fermons les yeux. Viviane évoque encore une dernière image, avec

Guillaumes de Conches, un intellectuel du 12^e siècle :

« L'homme est comme un arbre inversé, c'est pourquoi les Grecs l'appellent "anthropos", c'est-à-dire "inversé". Il est vrai que les arbres plantent leur racine en quelque sorte leur tête, vers le bas dans la terre, de laquelle ils tirent leur alimentation, mais étendent leurs branches vers le haut. À l'inverse, l'homme élève sa tête, en quelque sorte sa racine, dans l'air, dont le souffle le fait vivre. »

Guillaume de Conche,
Dragmaticon.

Livre de la Sainte
Trinité, Université
de Bâle, 1550.

Le génocide / épistémicide de la chasse aux sorcièr.e.s n'est pas encore terminé, il continue à annihiler les corps qui tressent des savoirs avec les territoires, cultivant les sciences au coeur du vivant, du féminin, du marginal, de l'indigène, du trans-spécifique, du non-binaire, non-blanc, non-humain. Les armes pointent et tirent sur tout ce qui risque de ralentir le progrès. Être sorcièr.e est encore très dangereux.

Pour transformer le monde il faut être hérétique, jeter des sorts, diverger, séduire les machines, soigner, voler, faire du *trueque* avec son voisinage, faire chair avec l'humus et les rivières, câliner ses symbiotes, habiter son corps au-delà de la douleur et du plaisir, auto-expérimenter, négocier avec l'invisible, s'échapper du feu et du glyphosate, se reconnaître dans son biotope et comprendre que la pensée sur le monde nous est révélée d'hallucination en hallucination.

La sorcellerie est le pouvoir pour tou.t.e.s.

Les **#Witches** sont **#tendance**, penses-tu acheter un kit de sorcellerie ☹ ?
Combien de cristaux "bien-être" possèdes-tu ? **#HealingCrystals**
Tu détestes l'extractivisme, tu sais dire Pachamama. Connais-tu les chemins des pierres ? Combien d'oxygène peut-on respirer à 30 mètres sous terre pour trouver ta tourmaline protectrice ? Qui est cet enfant du Sud global qui déterre dans des sols morts les minéraux de ton autel ?

Against Witch Washing

Faire de la magie n'est pas une affaire d'exotisme.

Anhara Rodado

La colère et l'action disruptive sont nécessaires à la sorcellerie.

La douceur et la tendresse sont les bénéfiques à intermittence d'une bataille pour défendre la multiplicité de la vie. Il ne s'agit pas d'être en harmonie tandis que les technologies de la mort nous traversent sans relâche. Le.La sorcièr.e ne doit pas être domestiqué.e. I.elle n'est pas un **#BeingOfLight**

Un.e sorcièr.e travaille sur soi pour mieux rétribuer sa communauté.

I.Elle n'est pas très important.e. I.Elle est indetermined.e, ni masculine ni féminine. I.Elle vit en haut et en bas, habite toute la terre. I.Elle est bien enraciné.e dans un territoire.

Un.e sorcièr.e. n'oublie jamais les actes de rétribution trans-espèce.

I.Elle fait des offrandes. I.Elle prend soin des ses alli.e.s. I.Elle n'a pas peur de se lier à tous les êtres car I.Elle pense et construit avec nous : Datura Stramonium, Iboga, Ayahuasca, Yopo, Amanitas, Mandragore, Amphibiens, Cannabis, Claviceps, Morning glory, Psilocybe, Peyote, San Pedro, la pierre sous ses pieds, le vent...

/ Fragment 1

Le Witch Washing ne nous aura pas ! Nous restons sales, souterrain.e.s et combati.f.ve.s.

Conjurer les épistémicides avec la « crème pour voler »

aniara rodado est artiste chorégraphe et chercheuse. Elle explore la sorcellerie et les relations interspécifiques, à partir du monde végétal et avec un regard trans-hackféministe et contre-colonial. Accompagnée du musicien Martin Howes, iels ont mené le workshop *onguents, feux et fontaines* : une activation de rituels performatifs mêlant feu, plantes, histoire et dissidence, à partir de 52 formules d'onguents. Ceci s'inscrit dans une recherche de long terme en arts et sciences autour d'une « crème pour voler » inspirée des onguents de sorcellerie. En voici un aperçu¹.

« La crème pour voler » que j'ai développée se réfère à un onguent qui a été utilisé dans la sorcellerie européenne prémoderne. Je ne cherche pas à la reconstituer en tant que telle mais à questionner un épistémicide.

Le concept d'épistémicide – créé par Boaventura de Sousa Santos et développé dans ses liens avec la suprématie blanche par Sueli Carneiro – décrit l'éradication systématique des savoirs du « tiers-monde » par la science occidentale. L'épistémicide et le génocide sont deux éléments fondamentaux et inséparables du processus colonial. Il fait que des groupes dominants imposent leur propre cadre épistémologique sur des groupes marginalisés, c'est aussi un génocide spirituel qui pénètre le corps et stimule la mémoire.

L'onguent des sorcières – souvent cité dans les procès de sorcellerie européens – était une préparation végétale destinée à être appliquée sur

la peau et les muqueuses du rectum ou du vagin pour induire des états altérés de conscience. Comme l'Ayahuasca en Amazonie, il permettait de construire le monde avec les plantes. Dans le débat scientifique actuel sur cet onguent, un certain nombre d'auteurices discréditent l'existence de cultures chamaniques préchrétiennes en Europe au 15^e siècle. Des historien·nes et botanistes, qui se concentrent sur les plantes de la famille des solanacées (telles que la Mandragore, la Belladone et la Datura) assurent que la Datura, d'origine américaine et présente dans de nombreuses recettes d'onguents, n'a pas pu être utilisée en Europe avant la colonisation d'Abaya Yala².

Le nom Datura vient pourtant du sanskrit *dhatūra*, et sa fleur est associée à Shiva. Des sources indiennes, arabes, persanes et andalouses confirment l'hypothèse de l'arrivée de cette plante sur d'autres continents avant la colonisation.

Cependant, le monde universitaire

[Against Witch Washing manifesto](#), aniara rodado & Anouk Daguin.

1. Ce texte rassemble différentes citations issues du site web d'aniara rodado, ainsi que de son article « Crème pour voler : mémoire matérielle d'un épistémicide ? », revue .able, 2023.

2. Ou « Terre généreuse », désigne le territoire américain avant la colonisation européenne.

3. Michael Ostling, « Babyfat and Belladonna : Witches' Ointment and the Contestation of Reality », *Magic, Ritual and Witchcraft*, vol.11, n°1, p30-72, 2016.

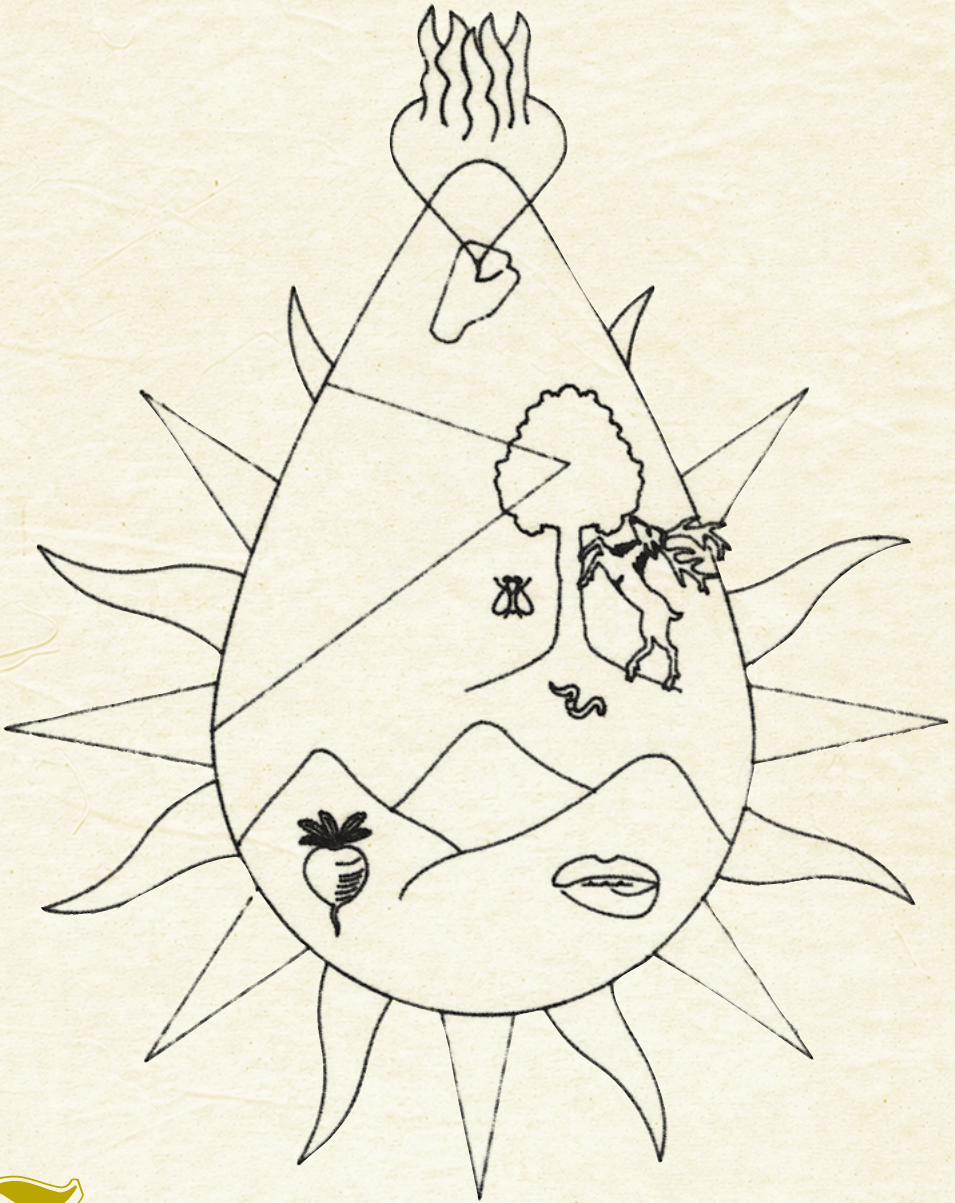
semble éprouver des difficultés à mener des recherches transdisciplinaires prenant en compte des sources non eurocentrées. Le fait qu'il n'existe pas de continuité rituelle pour l'utilisation de ces plantes dans la culture européenne contemporaine ne confirme pas l'absence de ces pratiques, mais ouvre un champ

à reconstruire, traversé par des tabous, des silences, des secrets et la production d'ignorance.

Ce n'est peut-être que par le dialogue avec ces plantes qu'il sera possible de reconstruire une histoire qui ne concerne pas seulement les êtres humains. »

Extrait du tableau des 52 recettes de pommades pour voler à travers les époques, rassemblées par l'anthropologue Michael Ostling³

Source (auteur & œuvre)	Date approx.	Type de source	Origine	Description / Ingrédients clés
Albertus Magnus, <i>De vegetabilibus libri VII</i>	vers 1260	Surnaturelle	Allemagne	Application : dessin de jusquiame sur le corps. Effets : invocation de démons. Ingrédient : jusquiame.
Théodoric de Cervia, <i>Chirurgia</i>	vers 1267	Médicale	Italie	Application : éponge imbibée appliquée sur le nez. Effets : analgésique. Ingrédients : opium, jusquiame, mandragore, etc.
John Ardene, <i>De fistula in ano</i>	1376	Médicale	Angleterre	Application : front, poignets, paumes, plantes des pieds. Effets : analgésique. Ingrédients : jusquiame, pavot, etc.
Bernardin de Sienne, <i>Sermon contre la sorcellerie</i>	1427	Surnaturelle	Italie	Application : onction. Effets : illusion de métamorphose. Ingrédient : herbe non précisée.
<i>Errores gazariorum</i>	vers 1430	Surnaturelle	France	Application : étalée sur des chaises ou bâtons. Effets : magie néfaste, vol. Ingrédients : herbes, graisse, chair d'enfant.
Johannes Nider, <i>Formicarius</i> 5.3	1437	Surnaturelle	Allemagne	Application : sur la peau. Effets : illusion de métamorphose. Ingrédients : graisse d'enfant, herbes, poudre.
Claude Tholosan, <i>Ut magorum...</i>	vers 1437	Surnaturelle	France	Application : non spécifiée. Effets : illusion de vol, péché. Ingrédients : graisse d'enfant fondue, herbes.
Johannes Hartlieb, <i>Das Buch aller verbotenen Künste</i>	1456	Surnaturelle	Allemagne	Application : bancs, chaises, outils. Effets : vol. Ingrédients : héliotrope, lunaire, sang d'oiseau, graisse animale.
Johann Wonnecke von Cube, <i>Hortus sanitatis</i>	1485	Médicale	Allemagne	Application : tempes, poignets, nombril. Effets : sommeil ou transpiration. Ingrédients : amorelle, mandragore, pavot.



T

enant dans une goutte, rayonnante de soleil. Au centre gironné sans bords d'un cerf, un arbre, une mouche et un ver. L'arbre percé d'un triangle vide à dextre. Les deux parties soutenues par les terres, un radis à leur dextre, une bouche mordillant ses lèvres à senestre. Le tout surmonté par le bouquet de fleurs comme un cœur brûlant, donné au point.

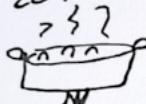
Une négociation sur les thèmes du véganisme, de la nature, de l'antispécisme, du plus qu'humain et du besoin permanent en ressources terrestres. L'écosystème comme un cycle régit nos perceptions mais contient un triangle vide : le paradoxe de toute représentation de la nature faite d'un point de vue humain. Nos relations à la terre, qu'on revendique pour cultiver des légumes, nous permettent de nous nourrir autant d'énergie que de désir. C'est un présent qu'on tient comme un bouquet, avec sa propre violence. L'eau y brille comme un soleil.

Comestibles

Synop de sauge


1 litre d'eau + 1 kg de sucre = baillier

+ 20 ml jus de citron

 Ça bout? retire la casserole
du feu.

Ajoute des feuilles de
sauge fraîche et appuie
dessus avec une cuillère.
+ quelques tranches de
citron par dessus.

Couvre et laisse reposer
pendant 24 H.

Le lendemain, filtre 
et fais baillier à nouveau
pour épaissir.

→ Ça marche pour les synops
de toutes les herbes ♥

dans une casserole:

750 ml vin rouge
+ quelques feuilles de
banane frais

+ 1 cŕs de miel.

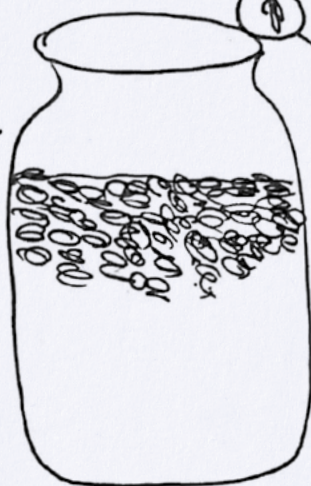
laisse baillier quelques min.
à boire chaud.

Entre dérive et sorcellerie, l'artiste et cuisinière fede fantini cueille des plantes sauvages en ville pour créer infusions et décoctions soignantes et gourmandes, à la manière d'Hildegarde de Bingen. Voici trois recettes directement tirées de ses carnets.

L'eau de l'intention

La ronce dit:

"PARLE
QUE DECE
QUE TU
VEUX
VRAIMENT
REALISER"



→ germe de ronce

Infuser dans
l'eau froide
pendant au moins
2 heures avant
de boire.
Consommer dans
les 24H

Vino hildegardiano

soigne
le fémur,
même
le mal de



La Croisade de la vive pâture

En clôture du festival, Feral nous a plongé dans un jeu coopératif rétro-futuriste inspiré des jeux de rôles grandeur nature. Anna Czapski et Diederik Peeters nous invitent à Testerep, au large d'Ostende. Au 13^e siècle, cette île abritait une vie douce et mouvante, avant d'être engloutie par la poldérisation monastique. Et si on y retournerait ?

Protocole

Le but du jeu

La Croisade de la vive pâture est un jeu social épuré, basé sur des conversations, qui met l'accent sur les relations personnelles et les histoires.

Nous fournissons un cadre et une histoire, le descriptif très sommaire d'une société insulaire médiévale dont vous êtes invité-es à faire partie.

À vous de combler les lacunes, de développer ce monde et d'y planter vos idées. Vous êtes encouragé-es à créer vos propres relations, via des conversations à deux ou un peu plus. Comment vivez-vous l'aménagement de l'île ? Est-ce que vous résistez ? Comment ? Par quelles alliances ou quels compromis ? Est-ce que vous avez avantage à ce que l'île florisse de façon plus structurée et hiérarchique ?

À quoi devez-vous vous attendre dans ce jeu

Nous allons jouer tel-les que nous sommes : en tant qu'humain-es de forme humaine mais vous pouvez aussi bien opter pour être une créature.

C'est un jeu de conversation par deux ou trois personnes maximum, nous n'allons pas « jouer des scènes » comme au théâtre d'improvisation.

Les personnages n'ont pas de sexe. Ce jeu ne joue pas sur les genres. Le fonctionnement et les structures de ce monde ne sont pas à 100% établis et expliqués. Nous préférons laisser de l'espace ici et là pour que vous puissiez le remplir.

Nous attendons de toutes les participant-es qu'iels acceptent les idées des autres et qu'iels se conforment à une certaine dose de « connerie » lorsque des lacunes sont comblées.

Nous préférons le bricolage de curieuses histoires à la logique ou à la véracité des faits. Habituez-vous à dire « Oui, et » en rebondissant sur les propositions des joueur-euses, de bâtir ensemble.

Pour commencer, nous allons partager l'intrigue avec vous via une projection mentale.



Tu es au bord de l'eau.
Laisse le vent du large
souffler doucement
dans tes pensées.
Tu quittes la côte.
Cap au large d'Ostende, en
l'an 1282. Le vent salé de la mer
du Nord effleure ta nuque.
La barque glisse sans bruit sur l'eau
et puis tu entends le clapotis et les
cris des oiseaux.

À l'horizon, l'île de Testerep se
révèle, vivante et hors du temps.
Tu n'es plus dans le monde que tu
connais.

Tu entres dans le Moyen Âge
– réimaginé.

Un temps qui n'a jamais eu lieu,
ou qui pourrait recommencer.
Ici tout est meuble et changeant.
Tu aperçois la grande dune qui
ondule lentement.

L'odeur du sel, de l'algue séchée,
de la tourbe humide emplit déjà
tes narines.

L'île n'est jamais la même, le vent,
les saisons et les marées en
redessinent continuellement
les contours.

Tu es nus pieds car tu as déchaussé
tes poulaines et une agnelle
bouclée des prés salés vient te
trotter dans les jambes.

Tu entres dans un Moyen Âge
perméable, fertile. C'est la reverdie.
La terre est mousseuse et souple.

Te voilà arrivé-e dans un schorre
ou sansouire, la partie herbue
de l'estran qui freine la houle en
cas de tempête et protège de
l'ensablement. C'est une prairie
marécageuse, c'est une terre
d'alluvion, recouverte en cas de
grandes marées... où les canards
siffleurs et sarcelles d'hiver
viennent piquer des vers.

Quand la brume tombe, le marais
est peuplé de présages et tu as
peur d'y aller. Des légendes sur
des sacrifices et des morsures
t'en dissuadent.

D'ailleurs, même en
plein jour, tu crois
voir tanguer les
cabanes blanches
de pêche sur pilotis,
aux toits de chaume et
de roseaux. Il te semble les voir
marcher, juchées sur de longues
pattes d'échassier, comme une
grande aigrette dans la saline.

Après la schorre commence
la dune. La Dune de Testerep.
Elle arrête la mer et protège la
côte et le village de pêcheuses.
C'est une dune Eolienne, c'est le
vent qui l'a faite. C'est une entité
colossale, mouvante et souveraine.

Selon les légendes chantées par
les trobairiz et trouvères des terres
du Nord, la dune de Testerep est
une véritable forteresse de sable
défiant les cieux, plus majestueuse
que mille citadelles et la mer
n'oserait jamais la franchir. Elle
protège la côte comme une muraille
vivante. Mais point d'orgueil sans
enracinement. Ce n'est pas seule
que la dune de Testerep tient son
règne. Elle s'élève et demeure grâce
à une confrérie végétale.

Il y a l'Oyat, avec ses racines
profondes.

Le Panicaut, dur et dentelé.

Le Chou marin, aux feuilles
épaisses.

Le Liseron, humble tresse rampante
qui retient les versants.

Ensemble, ces plantes tiennent
la dune. Elles la protègent de
l'effacement.

Dans leur austérité réside une force
ancienne, une sagesse d'avant
les humain-es, d'avant les ports,
d'avant les cartes.



Qui es-tu sur cette île ?

Les habitant-es partagent la terre en accord avec la mouvance. Ici, rien n'est figé. Les dunes dansent avec le vent. Les cultures bougent, les troupeaux aussi, on pratique la vive et la vaine pâture laissant paître les bêtes sur les terres communes selon les saisons. La propriété n'est pas un mur mais une entente. Un équilibre en balancement.

Et toi ? Qui es-tu sur cette île ? Tu appartiens à la communauté comme un caillou appartient au rivage.

Es-tu paysan-ne ? Tu plantes des fèves, des choux, du lin. Tu écoutes les lunes. Tu offres autant que tu prends.

Es-tu guérisseur-euse ? Tu glanes dans les dunes et les marais. Tu connais les secrets du sel, du goémon, de l'argousier. Tu mélanges, tu infuses, tu soignes. Tu sais que les corps et les terres parlent la même langue.

Es-tu formé-e par une lignée ? Ou as-tu appris en silence, dans les ombres des arbres ?

Es-tu une recluse ? Qui vit emmurée dans la pierre beurrée, chante et dit des présages à qui la consulte par la serrure ?

Es-tu membre du watteringue, inquiète de la tempête et de la disette... la guilde qui organise l'assèchement des terres, par la construction de digues et de petits canaux, pour gagner des surfaces agricoles stables et sédentariser les cheptels ?

Comment t'entends-tu avec les moines, qui voudraient assécher plus ?

Es-tu une mousse de la dune grise ? Qui devient verte et spongieuse quand elle reçoit quelques gouttes ?

Es-tu saunière ou paludière ? ou peut-être poseur-euse de pièges à oiseaux ?

Ou pêcheuse... Tes gaules sont en coudrier ou taillées dans un rejet de chêne ; tes habits sont du même lin que tes voiles et tes filets. Tu as une sirène à queue d'anguille tatouée sur le bras.

Où habites-tu ? Comment es-tu coiffé-e, vêtu-e, chaussé-e ? Portes-tu des poulaines ou des bottines blanches fermées d'agrafes d'agent, des casaquins de taffetas gris soubz pourpoint de satin violet, la plume blanche par-dessus, le hault de chausses de velours violet bouffant ou des sandalettes tissées dans les oyats piquants, une cape d'invisibilité en tanné gris rat ?

Es-tu une ravie des dieux, une pastorelle sans épée, avec bâton et sifflet, une béguine enflammée, une bête magique et mélangée, vouivre, coquadrille, kraken ou licorne ? Une entité, un torchis boueux, une algue fluo, un petit lévrier en laisse, fantôme la nef, un guet, un archer ? Une joueuse de fretel, estive, douçaine, ou autre musette que l'en nomme chevrette, chascun selon son engin et subtilité ? Quel est ton lien avec le vent et la mer ?

Pose-toi la question, doucement : Quel est ton rôle ici ? Qu'est-ce que tes mains savent faire ? À quel rythme bat ton pas ?

Prends le temps d'imaginer qui tu es, prends du temps sur cette île, pour une minute qui s'écoule ici, deux ans s'écoulent sur Testerep.



La menace

Depuis quelques années, un cauchemar hante la communauté. L'île est gouvernée durement par prévôt, à qui le comte de Flandres et du Hainaut a confié le bailliage et qui réprime les croyances locales proches de la nature. Iel se moque de la mouvance et méconnaît les droits coutumiers. Iel souhaite figer les terres et le trait de côte, drainer, assécher les marais de plus belle, construire des digues plus grosses et faire commerce du sable pour la construction et des oyats pour la vannerie. On l'a surnommé la Gabelle, c'est une figure maléfique liée à la destruction de la dune. Iel représente l'ordre des aplatisseurs et plus généralement une certaine idée de l'aménagement de la côte et des relations terre-mer...

La pastourette

Heureusement, des créatures invisibles, comme le Cheval de Brume, sont alliées à des habitant-es et gardien-nes mystiques de l'île et de son fragile équilibre.

Kraken, vouivre, feu follet, coquadrille... fantômes sont de la partie.

Les sirènes à queue d'anguilles, protectrices de la mouvante, s'en mêlent aussi : elles guettent les aplanisseurs, jouent de leurs charmes pour détruire leurs certitudes.

Et puis, et puis...

S'avance la Bergerette. Pauvre pucelet ? Que nenni. Doublement victime des puissants en tant que paysan-ne et proche des bêtes.

Iel est la mieux placé-e pour faire émerger un discours critique.

Iel s'avance tout-e vestu-e de poils beaux moquant le bailli qui la croit plus bête qu'humaine. Ses pieds chaussés d'herbes sèches, sa houlette d'os et d'argent pend à son flanc.

Iel porte sous la fourrure une cotte de mailles, bénie de menthe et de poil d'agneau mort-né. Mais ce n'est pas à pied qu'iel vient.

Non.

Iel chevauche Graveline, la grande agnelle dont le col est orné d'un masque d'humaine – un médaillon vivant, posé là où l'on égorge les bêtes.

Mais cette gorge, aujourd'hui, ne saigne pas. Elle parle.

La face s'ouvre.

Et d'une voix étrange, faite de vent salé et de lait caillé, elle prononce : « Vous faites les allouvis, comme des tyrans et des prédateurs au chastel sans doutance ?

Sires et moignons du droit, Or ferai ferrer mon planço, Mon camail et mon haubregon, Roller, et fourbir mon espee ; Més que j'aie la teste armee ; Et au costé mon grant coutel ; Et ou poing plommee ou martel ; Pour grasce ou pour honnour conquerre ; Telement les irai requerre ; Qu'on dira que je suis hardi. Sires et moignons du droit, Dorenlot aé ! Que vos pelles se rouillent, Que vos digues se fendent. »

Elle appelle à la résistance et derrière, les relieuses d'algues, la paysannerie et le Cheval des Brumes s'avancent, avec des armes courbes.

Futurology of cooperation





Bios

Ondine Cloez (fr/be) est chorégraphe et performeuse. Lors d'une résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers, elle travaille sur l'ouvrage *L'art de conserver la santé* (13^e siècle). En ressortent une pièce chorégraphique, des balades et visites, des conférences sur la santé et le Moyen Âge.

Chloé Deligne (be) est historienne, chercheuse au FNRS et enseignante à l'ULB. Une partie de ses travaux s'est intéressée aux groupes de sociabilités urbaines (les bouchers, les confréries, etc.) au Moyen Âge (à Bruxelles ou à Mons), à leur déploiement dans l'espace et à leur rôle politique.

Simona Denicolai (it/be) est artiste plasticienne au sein du duo Denicolai & Provoost. Elle enseigne à l'ERG (Bruxelles), dans l'atelier « Friche ». Elle est membre de collectifs agricoles travaillant sur des questions d'autonomie alimentaire et médicale, d'herboristerie et de propriété de la terre.

Pierre-Olivier Dittmar (fr) est historien, maître de conférences à l'EHESS (Paris), membre du groupe d'Anthropologie Historique du Long Moyen Âge. Ses travaux portent sur les interfaces avec les non-humains, qu'il s'agisse des animaux, des invisibles ou des artefacts.

fede fantini (it/be) mène une recherche qui mêle art et cuisine dans l'espace public. L'évolution la plus récente de ce projet, entre dérive et sorcellerie, expérimente avec des recettes soignantes et gourmandes à base de plantes sauvages glanées en milieu urbain.

Rita Fenendael (be) s'identifie comme « proto-béguine » et s'intéresse à la mystique féminine au Moyen Âge, particulièrement au mouvement des béguines. Elle a consacré au mouvement béguinal de multiples articles, conférences et interviews.

Bryana Fritz (us/fr) œuvre à l'intersection de la poésie et de la performance, souvent en duo avec l'interface utilisateur OSX. Son travail est nourri d'un intérêt pour la littérature médiévale, la fanfiction, l'étude des médias et la pratique de la lecture collective.

Futurology of Cooperation est un projet de recherche piloté par la poète et dramaturge **Anna Czapski (fr/be)**, et l'artiste et performeur **Diederik Peeters (be)**. Ensemble, iels forment un binôme de recherche sage et fou qui collecte, hacke et transmet des techniques pour voyager dans le temps, goûter d'autres manières de vivre, créer en collectif en conviant artistes et non artistes.

Viviane Genest (fr) est historienne médiéviste spécialiste des textes littéraires. Elle est l'autrice de *L'Esthétique du raffinement*, à propos de Marie de France (12^e siècle). Elle développe aussi une recherche sur la pensée du vivant au Moyen Âge, en se centrant sur les végétaux.

Clara Thomine,
[Les Visiteurs.euse.s.](https://www.lesvisiteurs.euse.s/),
vidéo de 7min, 2025,
Château de Guédelon,
France.

Stefa Govaart (nl/be) travaille la danse, la performance et le texte, et enseigne à l'école de danse P.A.R.T.S. Avec Bryana Fritz et Chloe Chignell, iel coécrit la performance *BEGIN/The Mirror* (2024). Iel fait partie du groupe de recherche Sex Negativity (Université d'Amsterdam).

La Guilde Royale Saint Sébastien de Schaerbeek (be) est l'une des dernières guildes d'archers de la région bruxelloise. Depuis 1598, elle pratique le tir à l'arc à la perche verticale. La Guilde s'exerce dans le Parc Josaphat, du mois d'avril au mois d'octobre. Chacun·e y est le·a bienvenu·e pour une initiation !

Martin Howse (uk/de) est artiste. Il construit des machines électroniques et code des logiciels. Dans sa pratique, le spectre électromagnétique est un espace qui peut être manipulé pour générer du son et des images. Il mène *micro_research*, une plateforme explorant la psychogéophysique des logiciels.

Amalia Laurent (fr) est artiste plasticienne, diplômée de l'EHESS (Paris), du Royal College of Art (Londres) et de l'École des Arts Décoratifs de Strasbourg. Elle réalise actuellement une recherche de thèse autour des liens entre dispositions architecturales et pratiques processionnelles.

Yohanan JB Lefebvre (be) est comédien de formation. Après avoir exploré la formation en entreprise et l'improvisation textuelle, il se consacre aujourd'hui pleinement à l'écriture et à une recherche personnelle autour de la poésie et du judaïsme.

Aurel Leforestier (be) est artiste et dramaturge, diplômé de l'INSAS (Bruxelles) et de l'EHESS (Paris) où iel a étudié les représentations de la nature dans la scénographie théâtrale au 16^e siècle en Italie. Iel a co-fondé 3ème Vague, groupe qui questionne l'écologie politique des arts vivants.

Clovis Maillet (fr) est médiéviste, artiste et performeur. Il a publié *Les Genres Fluides*, *Un Moyen Âge Émancipateur* (avec T. Golsenne) et *Écotransféminismes* (avec E. Bigé). Il est spécialiste en études de genres, histoire trans et les usages de l'histoire dans l'art contemporain.

McCloud Zicmuse (be) est un artiste pluriforme. Sa pratique combine performance, impression, textile, poterie et musique. Actuellement Prince du Carnaval de Schaerbeek, McCloud voue une passion aux instruments, accessoires et rituels du Bruxelles médiéval.

Giulia Piana & Chiara Monteverde / Micha's Amateur Theater Group (for professionals) (be)

Micha Goldberg (no/be) est performeur et comédien, il a étudié le théâtre physique et est diplômé du RITCS (Bruxelles). Il a co-créé *GERMAN STAATSTHEATER* avec Rosie Sommers.

Giulia Piana (it/be) est danseuse et performeuse. Elle fait partie de *GERMAN STAATSTHEATER*, ainsi que du *Social dancing social club* de Sophie Melis.

Chiara Monteverde (it/be) est danseuse et performeuse. Elle travaille collectivement et en solo sur des projets transdisciplinaires mêlant danse, texte, voix et argile. Elle fait partie de *Artist Commons*, communauté d'artistes bruxelloise, organisée autour d'espaces temporaires.

Open Source Publishing (be) est un collectif de graphistes travaillant la typographie, les sites web et les outils web-to-print. Iels questionnent l'influence et les possibilités des outils numériques à travers la pratique du graphisme, la pédagogie et la recherche appliquée. Iels utilisent exclusivement des logiciels libres et open source.

aniara rodado (co/fr) est chorégraphe, artiste et chercheuse. Elle explore la sorcellerie et les relations interspécifiques depuis le monde végétal, avec un regard transhackféministe et contre-colonial. Ses projets sont créés en open source, avec des anciennes / low technologies et du bricolage domestique.

The Aunties (be) se consacrent à l'imagination, la réalisation et la célébration de modèles familiaux basés sur le kinship. Ce collectif est composé de 7 artistes qui constatent que leurs choix de vie, en dehors du modèle de la famille nucléaire, ne sont pas soutenus institutionnellement.

Clara Thomine (be) est artiste plasticienne. Sa pratique mêle la vidéo, l'installation et la performance. Elle joue avec la ligne entre réalité et fiction pour aborder des thématiques comme l'art, le numérique, l'écologie ou les selfies.

Eden Tinto Collins (fr/be) développe une pratique artistique hybride, poéticienne et hypermédia, à travers des dispositifs noétiques qui relient pensée et esprit. Ses installations explorent les frictions entre mélancolies, mythologies et imaginaires post, trans et cyber-humains.

Toestand (be) s'occupe de la réactivation (par l'usage) de bâtiments abandonnés ou oubliés, de terrains et d'espaces (publics) à l'aide de l'organisation de centres socio-culturels temporaires et autonomes. Le dialogue, la création, l'autonomie et l'action, sont les maîtres-mots de leur pratique.

Moni Wespi (ch/be) est chorégraphe, directrice artistique et designer. Dans sa pratique chorégraphique, elle crée des images à travers des choix scénographiques radicaux, combinés à une recherche sur le mouvement. Elle est aussi la fondatrice de la compagnie LOUTOP.



Lucie Caouder (be) est graphiste. Le design éditorial est sa pratique principale, à travers des propositions franches et accessibles qui ne délaissent ni l'expérimentation, ni le soin des choses.

Leslie Doumerx (fr/be) est créatrice sonore. Elle travaille à Radio Panik et Radio Campus comme programmatrice, réalisatrice, animatrice ou technicienne. Elle aime expérimenter les formes narratives et transmet ces nouvelles façons de raconter les histoires aux étudiant·es du master en journalisme de l'ULB.

Flore Herman (be) est éditrice et coordinatrice de la Revue Feral. Au Cifas ou à côté, elle soutient des artistes et autres qu'artistes dans la transmission de leurs connaissances et dans leurs processus de création, souvent en lien avec l'espace public. Elle aime bien se faufiler quelque part entre la médiation, la facilitation et la dramaturgie.

Nina Saulier (be) est graphiste illustratrice. Elle réalise des projets de design éditorial, d'identité visuelle, d'affiches et d'outils de médiation. Spécialisée dans les objets imprimés, elle expérimente différents médiums et accorde un soin particulier à créer des images sensibles et inclusives.

Sources

Jérôme Baschet, *Adieux au capitalisme. Autonomie, société du bien vivre et multiplicité des mondes*, La Découverte, 2014.

Jérôme Baschet, *Basculements. Mondes émergents, possibles désirables*, La Découverte, 2021.

Catherine Basset, « Gamelan, architecture sonore (et gamelan mécanique) », *Moussons*, n° 8, <https://journals.openedition.org/moussons/2274>, 2005.

Michaël Bianchi, *La Friche urbaine, espace d'émancipation ou laboratoire de la ville néolibérale : les paradoxes d'un modèle*, [conférence], La Sorbonne, CNRS, 2023.

William Blanc, *Winter is Coming. Une brève histoire politique de la fantasy*, Libertalia, 2018.

Patrick Boucheron, *Libertés urbaines*, Cnrs Eds, 2024.

Judith Butler, *On belonging: Rethinking power, violence and justice*, [conférence], <https://desingel.be/en/programme/think-talk-do/judith-butler-on-belonging-rethinking-power-violence-and-justice?id=a0JQx000002FujtMAC>, *De Singel*, 2025.

André Chédeville, Daniel Pichot (dir.), *Des Villes à l'ombre des châteaux. Naissance et essor des agglomérations castrales en France au Moyen Âge*, Presses universitaires de Rennes, 2010.

Anna Czapski, Diederik Peeters, et al., *Grimoire: Futurology of cooperation*, 2022.

Pierre-Olivier Dittmar, Maud Pérez-Simon (dir.), *Les Monstres des hommes. Un inventaire critique de l'humanité au XIII^e siècle*, Honoré Champion, 2024.

Tommaso di Carpegna Falconieri, *Médiéval et militant. Penser le contemporain à travers le Moyen Âge*, La Sorbonne, 2015.

Silvia Federici, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Entremonde, 2017 (rééd.).

Leslie Feinberg, *Transgender Warriors: Making History from Joan of Arc to Dennis Rodman*, Beacon Press, 1996.

Thomas Golsenne, Clovis Maillet, *Pour un Moyen Âge émancipateur, Même pas l'hiver*, 2021.

Guillaume de Conches, *Dragmaticon philosophiae*, vers 1149.

Karen Houle, « Devenir-plante », *Chimères*, n° 76, 2012.

Amalia Laurent, « Écriture de la musique, lecture des espaces : le gamelan javanais », *Écriture en image*, n°4, <https://ecriture-et-image.fr/index.php/ecriture-image/issue/view/5>, 2023.

Anne Lechêne, « L'histoire méconnue des communs », *Colibris*, <https://www.colibris-lemouvement.org/magazine/lhistoire-meconnue-communs>, 2017.

Pierre Lieutaghi, *La plante compagne : Pratique et imaginaire de la flore sauvage en Europe occidentale*, Actes Sud, 2021.

William Morris, *Arts and Crafts Essays*, Longmans, Green & Co., 1893.

Elinor Ostrom, *Governing the Commons: The Evolution of Institutions for Collective Action*, Cambridge University Press, 1990.

Michael Ostling, « Babyfat and belladonna: Witches' ointment and the contestation of reality », *Magic, Ritual and Witchcraft*, vol. 11, n° 1, 2016.

Silvana Panciera, *Les béguines : une communauté de femmes libres*, Almora, 2021.

Michel Pastoureau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Seuil, 2004.

Marguerite Porete, *Le Miroir des âmes simples et anéanties*, Albin Michel, 1984.

Timothée de Rauglaudre, *La Grâce politique du monastère : Une utopie pour notre temps*, Seuil, 2025.

Vita Sackville-West, *Saint Joan of Arc*, Hogarth Press, 1936.

Boaventura de Sousa Santos, *Épistémologies du Sud*, Desclée de Brouwer, 2016.

Zrinka Stahuljak, *Médiéval contemporain. Pour une littérature connectée*, Macula, 2020.

Apolline Vranken, *Des béguinages à l'architecture féministe. Comment interroger et subvertir les rapports de genre matérialisés dans l'habitat ?*, Université des Femmes, 2018.

Florent Tillon, Hélène Magne, *Messa Guerillera* [film documentaire], 2017.

Berserk & Pyrrha : Art contemporain et art médiéval, [expo], Le Plateau – FRAC Île-de-France, 2025.

Convoquer les chimères : Héritage médiéval dans l'art contemporain, [expo], Musée de Cluny, 2025.

Crédits images

Couverture et p6: ©Cifas
p17, 18 et 22 ©le19M–Ismaël Bazri
p21 ©Eden Tinto Collins
p23 ©le19M–Bastienne
p28 et 50 ©Asma Laajimi
p30 ©Asma Laajimi (photo de fond),
©Clive Mitchell (gravure en haut à droite),
©Anne Brugni ("Oude Geuze", en bas à droite)
p34 ©Photographic Archive Museo Nacional del Prado
p35 ©Balai Konservasi Borobudur
p37 et 38 ©Amalia Laurent
p56 ©aniara rodado & Anouk Daguin
p66 ©Clara Thomine

Rédactrice en chef

Leslie Doumerxi

Graphisme Lucie Caouder
& Nina Saulier

Edition & rédaction

Leslie Doumerx & Flore Herman

Coordination éditoriale

Flore Herman

Direction de publication

Marine Thévenet

Traductions Jodie Hruby,
Simon Lafontaine

Avec les contributions des intervenant·es

Amalia Laurent,
aniara rodado & Martin Howse,
Aurel Leforestier, Bryana Fritz
& Stefa Govaart, Chloé Deligne,
Clara Thomine, Clovis Maillet,
Eden Tinto Collins, fede fantini,
Anna Czapski & Diederik Peeters
/ Futurology of Cooperation,
Giulia Piana & Chiara Monteverde /
Micha's Amateur Theater Group,
La Guilde Royale Saint Sébastien
de Schaerbeek, McCloud Zicmuse,
Moni Wespi, Ondine Cloez &
Viviane Genest, Open Source
Publishing, Pierre-Olivier Dittmar,
Rita Fenendael, Simona Denicolai,
The Aunties, Toestand,
Yohanan JB Lefebvre.

Remerciements MONA et
celleux qui le font vivre, la Buvette
Saint Sébastien, Archipel 19,
Radio Panik, Camille d'Aboville,
Clara Neches, Emmanuelle Nizou.

Typographies CifasOlive
par Open Source Publishing
et Cifas National Park.

Edité par le Cifas.
Impression : SNEL (Liège), mai 2026.
ISSN : 2795-7861

Cette publication est disponible en
version digitale, en français et en
anglais sur la Cifasotheque : [cifas.be/fr/
cifasotheque/publications.html](http://cifas.be/fr/cifasotheque/publications.html)
La Cifasotheque est la plateforme de
ressources du Cifas, autour de l'art
vivant dans la ville.

Le détail de tous les programmes
du festival Feral y est publié en ligne,
sur la page des [Archives](#).

www.cifas.be
Cifas, 46 rue de Flandre, 1000 Bruxelles
N°entreprise 0428.403.270



CENTRE CULTUREL DE
BRUXELLES-SAINT-SEBASTIEN
ET ROQUELIERE

Faire batailler les imaginaires, bifurquer vers de nouveaux communs, réensauvager les savoirs... Ceci est une revue pour explorer le pouvoir émancipateur du Moyen Âge à partir des pratiques artistiques d'aujourd'hui. Vous y rencontrerez Jane Dark, des béguines enflammées, une agence pour familles élargies, une île où s'organiser contre l'endiguement, des crèmes pour voler, et bien d'autres formes et tactiques où le médiéval est un terrain de lutte et d'expérimentation.

La Revue Feral est initiée par le Cifas comme une continuité du festival annuel Feral, afin de partager les réflexions et pratiques à l'intersection des arts vivants et de l'espace public.

Le Cifas, basé à Bruxelles, est un lieu d'expérimentation et de co-apprentissage pour l'art vivant dans la ville et ses lisières.

Amalia Laurent, aniara rodado & Martin Howse, Aurel Leforestier, Bryana Fritz & Stefa Govaart, Chloé Deligne, Clara Thomine, Clovis Maillet, Eden Tinto Collins, fede fantini, Anna Czapski & Diederik Peeters / Futurology of Cooperation, Giulia Piana & Chiara Monteverde / Micha's Amateur Theater Group, La Guilde Royale Saint Sébastien de Schaerbeek, McCloud Zicmuse, Moni Wespi, Ondine Cloez & Viviane Genest, Open Source Publishing, Pierre-Olivier Dittmar, Rita Fenendael, Simona Denicolai, The Aunties, Toestand, Yohanan JB Lefebvre.